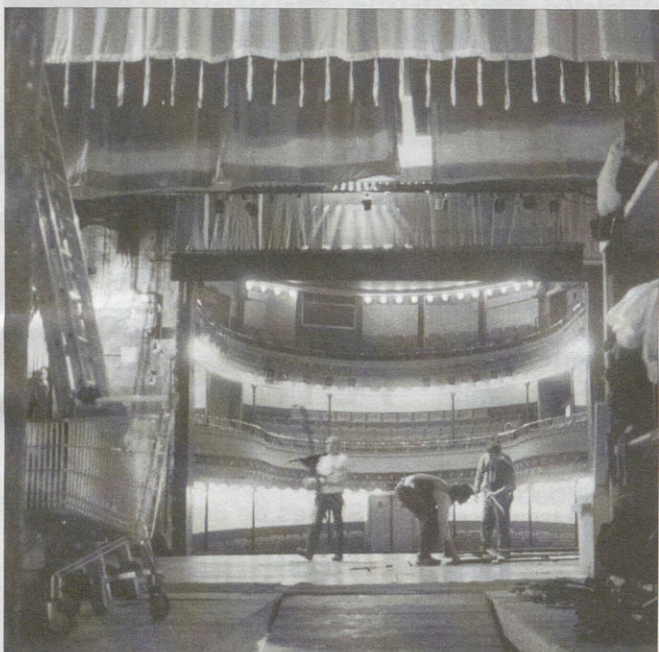




MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 17 - AVRIL 1996 - 12 FRANCS
7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10

DOSSIER : LE THEATRE DANS LE 18e



Le théâtre de l'Atelier vu de l'arrière-scène

Noël Monier

- La vie aventureuse de cinq petits théâtres de création
- Les Théâtres du Grand Montmartre
- De l'atelier aux garages, histoire du théâtre dans le 18e
- Les mille et un métiers des coulisses

Parkings à louer : émoi aux Abbesses

Le nouvel immeuble de la rue des Abbesses étant bientôt achevé, un promoteur immobilier qui ne veut pas dire son nom intervient.

Page 6



Christian Admin

Square Léon : des grilles tout autour, et après ?

Page 3

Les marabouts de la Goutte d'Or

ou : Comment récupérer mon mari infidèle

Page 5

Une académicienne à l'école

Charles Hermite

Page 8

Un Festival de poésie dans le 18e

Page 13



La petite Reine reine d'un jour dans la rue Lepic

Page 14

Mon 18e
par Julio Ribera

Des champignons dans les jardins de la Butte

Page 17

Poulbot cinquante ans après

Page 18

Page 7, les révélations d'A. Prillfish

On va construire une piscine à l'intérieur du Sacré-Cœur !

17 FOL 30
32713

Merci d'avoir répondu à notre questionnaire

Chers lecteurs,

Merci d'avoir répondu à notre enquête qui va nous permettre d'améliorer le 18e du mois.

Nous avons reçu trente réponses, soit environ un lecteur sur 55. C'est trop peu pour un statisticien, mais suffisant pour que nous en tirions quelques enseignements utiles, même s'ils n'ont pas de valeur scientifique.

A quasi-égalité hommes et femmes, vous qui avez répondu, vous habitez le 18e depuis des durées variables (d'un an à peine à cinquante-trois ans) et appartenez majoritairement à la tranche d'âge

30-50 ans. Vous vous répartissez de manière homogène dans les divers quartiers de l'arrondissement, à l'exception de la porte d'Aubervilliers et de celle de Saint-Ouen. Chaque numéro est lu en moyenne par un peu plus de deux personnes.

Vous jugez la présentation «satisfaisante», seul le «logo» (le bandeau-titre de page 1) essuie de vives critiques en raison de son caractère «triste». Vous pourrez constater dès le prochain numéro que nous le modifions pour tenir compte de ces critiques. (Nous ne voulons pas cependant le changer de fond en comble, car il faut que les acheteurs continuent à reconnaître leur jour-

nal du premier coup d'œil chez le marchand.)

Dans son contenu, vous plébiscitez d'une part l'actualité locale, d'autre part l'histoire (l'histoire de la bande à Bonnot était souvent citée, l'histoire des noms de rue aussi), et ensuite les portraits, «Mon 18e»... L'esprit de village souffle donc encore sur notre arrondissement.

Mais tout est perfectible. Ainsi notre rubrique des programmes de spectacles, critiquée par quelques-uns d'entre vous, se concentrera désormais davantage sur quelques événements au lieu de fournir une liste exhaustive sans commentaire.

(Ce n'est pas dans le 18e du mois que vous cherchez l'adresse du spectacle pour sortir ce soir ; en revanche vous souhaitez des informations plus détaillées sur quelques événements théâtraux ou cinématographiques de l'arrondissement.)

Vous êtes également quelques-uns à souhaiter un 18e du mois plus mordant, plus impertinent et plus critique, notamment au travers de nos enquêtes sur les affaires immobilières et l'urbanisme.

Encore merci, et nous allons nous efforcer de vous offrir un 18e du mois plus agréable et plus proche.

Pour la rédaction,
Bertrand Combaldieu



IMAGES DU 18e

Les photos de nos lecteurs

La photo de ce mois nous est envoyée par Mme Liliane Pierre, qui habite rue d'Orsel. Elle a été prise place Charles Dullin, lorsque le local où était installé le poste de police a été mis en vente. «Par la suite, nous précise notre lectrice, il a été mis un coup de peinture sur l'inscription Poste de police, les propriétaires ayant dû se rendre compte de l'incongruité.» Chaque mois, rappelons-le, nous publions en cette page une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées - mais seront reproduites en noir et blanc). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18e et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris, tél. (et fax) 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Christian Adnin, Bernard Ailloud, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Isabelle Goux, B. Jamil, Chantal Juan, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Claude Nègre, Jean-Claude Noyé, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas.

COURRIER COURRIER COURRIER

Une lettre de Claude Estier

Je lis toujours avec intérêt *Le 18e du mois*, journal bien fait et généralement bien informé. J'ai quand même découvert avec surprise, dans l'article que vous consacrez dans le numéro de mars à la situation politique dans le 18e, qu'il y aurait parmi les socialistes de notre arrondissement plusieurs courants, «notamment, écrivez-vous, une vieille garde mitterrandiste (Claude Estier, Yvette Davant) et un fort groupe jospiniste autour de Daniel Vaillant». Je ne sais où vous avez trouvé cette distinction qui ne correspond à aucune réalité. S'il est vrai que j'ai toujours été un proche de François Mitterrand, je le suis tout autant de Lionel Jospin qui m'avait d'ailleurs fait l'honneur de me choisir comme son mandataire national lors de la dernière campagne présidentielle. Les socialistes du 18e forment donc tous une équipe solidaire autour de Lionel Jospin et Daniel Vaillant. Je vous serais reconnaissant de le confirmer à vos lecteurs qui ont pu s'étonner comme moi de ce que vous avez écrit.

Claude Estier

Les artistes de la RATP exposent rue Duc

Un de nos lecteurs nous signale que, du 15 au 20 avril, les artistes-peintres de la RATP-Belliard exposeront leurs œuvres au local de l'association des Compagnons de Montmartre, rue Duc. On pourra également admirer des maquettes d'anciens autobus réalisés par un employé de la RATP.

Les sports dans le 18e

A la suite du dossier «sports» paru dans notre dernier numéro, Jean-Pierre Carré, président de l'Office municipal des sports du 18e, nous signale que l'O.M.S. a réalisé une plaquette donnant

toutes sortes d'informations utiles quant à la pratique des sports dans notre arrondissement. Cette plaquette (effectivement fort bien faite, et qui nous a été utile pour la rédaction de notre dossier) «est diffusée gratuitement, sur simple demande, auprès des hôtesses à la mairie du 18e».

PETITES ANNONCES

❑ **Stages de dessin - peinture.** Patricia Burkhalter, cité Montmartre aux artistes, atelier 52, 189 rue Ordener, 75018 Paris. Tél. 42 62 45 58.

❑ **Cours de piano** tous niveaux, tous genres. Métro Abbesses. Cyril de Chambure. Tél. 42 51 55 10.

❑ **Habitante 18e vend disques anciens.** Tél. 42 55 76 83.

❑ **Fonctionnaire 39 ans, célibataire sans enfant, je cherche deux-pièces 2.500 F** dans le sud du 18e, ou autre quartier proche du 18e où je travaille. Mme Chevet, 4 rue Doudeauville, 75018 Paris.

❑ **Propose partage de mon bureau (10 m²), métro Abbesses, pour activité artistique ou libérale calme.** 500 F. Tél. 42 51 55 26.

NOS TARIFS

10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir **au plus tard le 18 de chaque mois**, sous les rubriques : *immobilier, logement ; emploi ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels.* **Pour nos abonnés :** gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

Des instit's du 18e font classe sur le parvis de l'Hôtel de Ville

Des «classes sauvages» sur le parvis de l'Hôtel de Ville : c'est la forme d'action originale qu'ont choisie des instituteurs des écoles Jean-François Lépine et Binet, et de la maternelle Marcadet, le mercredi 20 mars. (Un mercredi pour ne pas pénaliser les écoliers et leurs parents.) Cette initiative s'inscrivait dans le cadre d'une journée d'action organisée par les syndicats pour obtenir une amélioration de la «carte scolaire» de Paris (voir notre dernier numéro).

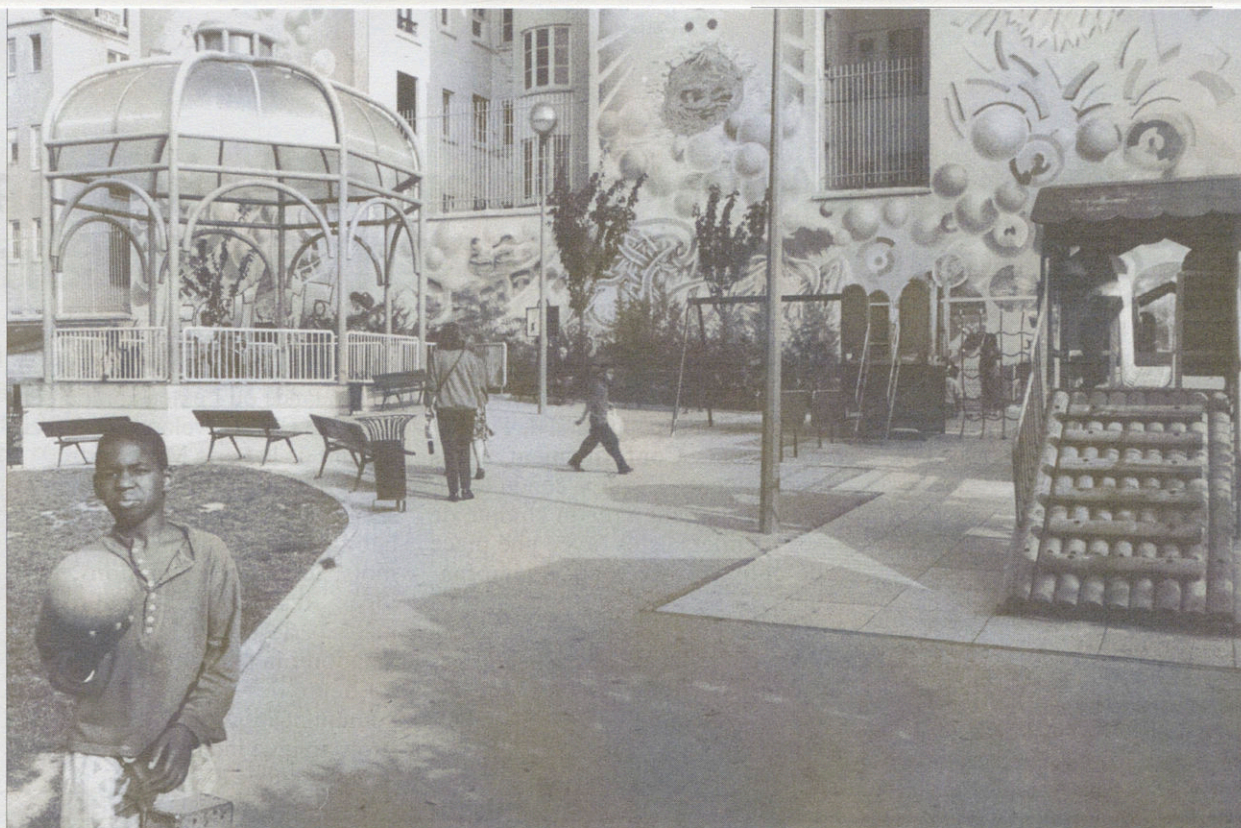
La Moskowa au tribunal

Une convocation pour le 3 avril, à 13 h 30, devant le tribunal des référés au Palais de Justice, a été délivrée à tous les occupants du petit immeuble du 37 rue Bonnet. Celui-ci avait été «réquisitionné» par des habitants du quartier dans le cadre de la lutte contre la démolition totale de la Moskowa (voir nos nu-méros 15 et 16). La Semavip, une des sociétés immobilières de la Ville de Paris, s'adresse à la justice pour obtenir, en procédure d'urgence, leur expulsion.

Un rallye en tandems pour l'anniversaire des congés payés

En juillet 1936, le gouvernement du Front populaire faisait voter la loi instituant les congés payés. Pour célébrer le 60e anniversaire de cet événement, la Fédération Léo Lagrange organise dimanche 12 mai une grande balade-rallye en tandems et bicyclettes reliant les 20e, 19e, 18e, 11e, 10e, 4e et 3e arrondissements. A chaque étape, les participants devront répondre à un questionnaire-jeu sur la période 1930-1936. Des récompenses sont prévues pour les plus érudits et aussi pour les «attelages», décors et costumes d'époque les plus originaux.

● Renseignements et inscriptions : Fédération Léo Lagrange, 12 cité Malesherbes, 75009 Paris, tél. 44 53 30 80, demander Michel Polin.



Une vue du square Léon. Une des orientations du projet de la Direction des parcs et jardins est de séparer davantage les activités des jeunes et adolescents d'un côté, des petits enfants de l'autre.

Square Léon : des grilles tout autour, mais encore ?

L'avenir du square Léon se précise. On s'oriente vers une fermeture nocturne de l'espace qui serait séparé en deux. Cette solution, apparemment satisfaisante pour les riverains, provoque moult débats : ne risque-t-on pas de déplacer ailleurs le problème ? Attention à ne pas confondre vitesse et précipitation...

Pour une fois, diront certains, les choses n'ont pas traîné. Alertée à la fin de l'été des nuisances diverses causées par les utilisateurs du square (voir *Le 18e du mois* n°12), l'adjointe au maire de Paris chargée des parcs et jardins, Mme de Panafieu, se rend sur place, convoque une réunion et fait travailler ses services sur quelques pistes.

Fin février, rebelote avec cette fois la présentation d'un projet quasiment bouclé. Mot d'ordre de l'adjointe : «reconquérir l'espace».

Deux espaces distincts

Que prévoit ce projet dont le coût est estimé à 2,5 millions de francs ? L'ensemble du site serait entouré d'une grille de 2,5 mètres de haut. A cet effet, il est prévu de supprimer la fontaine située à l'entrée nord (près de la rue Léon) pour intégrer cet espace dans l'enclos. En revanche, la partie près de la rue Polonceau

réservée aux joueurs de boule, à la promenade, mais aussi à la fête de la Goutte d'Or ne serait pas incluse dans le périmètre.

A l'intérieur, deux espaces distincts cohabiteraient, avec des conditions d'accès différentes. La partie square proprement dite serait gérée (comme actuellement) par le service municipal des Parcs et jardins. En son sein, l'espace des tout-petits serait profondément remanié avec de nouveaux jeux et un coin réservé à la découverte des plantations. On a même parlé de jardinage. Rêvons un peu !

Fin le ballon toute la nuit

Séparé du reste, l'espace jeunes-adolescents aurait un fonctionnement différent : ouverture plus tardive (jusqu'à 22 heures l'été alors que le square fermerait à 18 h ou 19 h) ; gestion par une association ou un service (lequel ?). Une chose, en tout cas, est acquise : il ne sera plus possible de jouer toute la nuit au football ou au basket, pour la plus grande joie des riverains.

«Les jeunes jouent déjà dans la rue. La fermeture du square Léon va aggraver les choses», dénonce l'architecte Bogazzi, responsable de l'association *Habiter au quotidien*, résolument opposée au projet. Il estime que la ville pourrait faire une exception à la Goutte d'Or (les autres squares parisiens sont fermés la nuit) en raison de la place centrale jouée par ce square dans la vie du quartier.

L'enfermement de ce lieu risque, selon lui, d'avoir des conséquences psychologiques désastreuses sur les jeunes et de renforcer leur sentiment d'exclusion.

Association très présente dans le quartier, *Paris Goutte d'Or*, défend, avec des réserves, ce «compromis acceptable par tous». Si elle est favorable à la fermeture nocturne du square, elle ne pense pas, pour autant, que cela résoudra l'ensemble des problèmes posés et qu'il faut réfléchir simultanément à des outils d'animation pour les jeunes.

Reste que sur ce plan, les choses ne peuvent se résoudre dans la précipitation. Installer une grille est beaucoup plus simple qu'analyser la demande sociale qui s'exprime à travers les comportements bruyants, agressifs voire violents de certains jeunes. On peut déplorer le manque d'étude sérieuse sur cette question.

«Nous sommes partis d'une proposition de clôture pour arriver à une demande d'animation», a résumé le maire du 18e lors de la réunion fin février.

La méthode utilisée (annoncer une mesure technique qui, de toute façon, ne sera pas effective avant un an) ne risque-t-elle pas de crispier un peu plus les acteurs de ce dossier déjà explosif ? Une réflexion globale, intégrant la création d'espaces verts, l'utilisation des espaces sportifs existant, est encore à construire. On reparlera, de toute façon, du square Léon, ne serait-ce que cet été...

Noël Bouttier

Le comité de prévention de la délinquance ressuscité

Installé au début des années 80, le comité de prévention de la délinquance du 18e s'était rapidement endormi. La nouvelle municipalité a décidé de le réactiver. Rassemblant des élus, des représentants des institutions (police, justice, inspection d'académie, RATP, OPAC...) et des responsables associatifs (clubs de prévention, toxicomanie, parents d'élèves...), il doit permettre l'élaboration de réflexions et propositions d'action, réparties ensuite à l'échelon central. A côté de cet organisme présidé par Daniel Vaillant, dont la première réunion s'est tenue fin janvier, se mettent en place cinq groupes de travail ouverts aux personnes intéressées : bureau d'aide aux victimes ; environnement scolaire ; pré-adolescents et ados en difficulté ; insertion ; observatoire des phénomènes de délinquance, toxicomanie et prostitution. Constatant que le manque d'information et le secret suscitent «*les rumeurs et le bouche à oreille*», Serge Fraysse, l'adjoint chargé de ces questions, souhaite établir un tableau précis tous les 2 mois, diffusable largement. Reste à définir des propositions d'action sérieuses (et à les faire accepter et financer par le Conseil de Paris). Pas question, selon l'adjoint, de se contenter de mettre à la disposition des jeunes des salles sans réfléchir à l'accompagnement. De toute façon, explique-t-il, les solutions ne viendront pas d'en haut. «*Organisez-vous*, lance-t-il aux jeunes et aux habitants, *la mairie du 18e est prête à donner un coup de main.*»

Extension des zones de «développement social urbain»

La mairie du 18e arrondissement a demandé l'extension des périmètres de DSU («développement social urbain») pour deux quartiers : Goutte d'Or et Porte Montmartre. La préfecture de Paris est d'accord, l'Etat donnera sa réponse d'ici peu. Lorsque la procédure de DSU est attribuée à un quartier ou une zone, les actions menées dans cette zone pour la rénovation et l'accompagnement social bénéficient de crédits particuliers. Le DSU Goutte d'Or pourrait englober le secteur Château Rouge. Le DSU des cités de la Porte Montmartre serait étendu jusqu'à la Porte des Poissonniers ; il engloberait le lycée Rabelais et le collège Utrillo, ce qui permettrait l'amélioration des moyens de soutien scolaire.

Après les réunions municipales de quartier Question de méthode

La dernière semaine de février a été marquée par une série de rencontres de la municipalité du 18e avec la population de l'arrondissement. Conformément à ses engagements, l'équipe conduite par Daniel Vaillant a rendu compte de ses premiers actes (avec une place de choix réservée au «*mémoire*»).

Beaucoup de défenseurs de la démocratie locale ne cachaient pas leur satisfaction : «*Depuis le temps qu'on demandait cela*», entendait-on ici ou là.

Cette «*première*» fut plutôt encourageante. Entre 350 et 400 personnes ont participé à l'une ou l'autre des trois réunions organisées dans trois secteurs de l'arrondissement. A noter, tout de même, que les responsables associatifs et militants politiques étaient très fortement représentés. Les citoyens moins «*engagés*» ont souvent préféré rester devant leur téléviseur, ou bien n'ont même pas su que ces rencontres étaient organisées...

Que s'y est-il dit ? Les dossiers locaux ont souvent été au centre des débats (ZAC Pajol, Moskova, Montmartre...). Les grandes préoccupations - la sécurité, la place des jeunes, l'emploi, le logement ou l'école - ont donné lieu à de nombreuses questions. Les élus, le maire en tête, ont

distillé quelques informations concernant le comité de prévention de la délinquance ou l'extension du périmètre du DSU (développement social urbain) de la Porte Montmartre.

L'exercice est intéressant. Les élus sentent le pouls de la population. Les habitants peuvent dire, avec leurs mots, leurs préoccupations, leurs idées. Reste qu'il faudrait tout de même perfectionner la méthode pour améliorer la participation. Peut-on, à l'heure des nouveaux modes de communication, se contenter d'une (trop) longue intervention liminaire du maire suivie d'une flopée de questions qui partent dans tous les sens ?

L'animation a paru vraiment défailante, si bien que les interventions du public étaient soit trop générales (et alors, comment y répondre ?), soit trop particulières (la réponse classique est alors : «*on se voit pour fixer un rendez-vous*»). Sans le vouloir, on renforce ainsi la tentation s'en remettre passivement aux élus pour la solution de ses problèmes,

tendance maintes fois dénoncée. «*On est trop administré à Paris*», déplore Daniel Vaillant.

Il ne suffit pas de prôner une «*autre citoyenneté*». Il faut aussi réfléchir à de nouvelles façons de dialoguer et de débattre dans la ville. Chantier difficile mais nécessaire qui suppose beaucoup d'imagination, des expérimentations. Cette exigence tient à cœur au 18e du mois qui, dans son manifeste de lancement, affirmait vouloir «*explorer la quête du Paris citoyen*».

Noël Bouttier

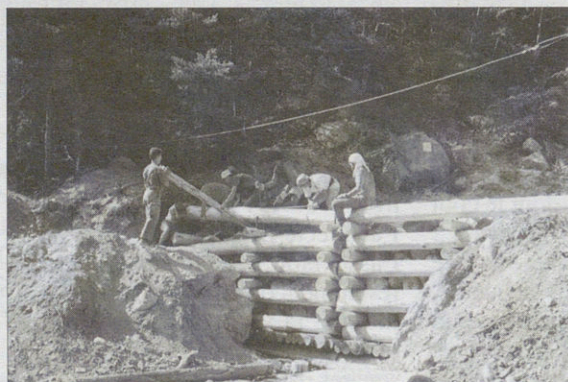


Une exposition à la mairie du 18e

Et si vous chantiers cet été ?

Du 22 au 27 avril se tiendra à la mairie du 18e une exposition à laquelle participeront des associations de chantiers internationaux dont il a déjà été question dans ces colonnes (voir notre n° 14), qui ont pour noms AUI (Action urgence internationale) et SCI (Service civil international).

Lors de cette exposition, ces ONG



Construction de gabions dans les Hautes-Alpes par AUI pour lutter contre l'érosion.

présenteront leurs actions de solidarité, leurs projets, et ce qui fait leur spécificité : un esprit d'échange et de rencontres interculturelles entre des bénévoles de toutes nationalités.

Depuis 1997, les volontaires de l'AUI travaillent de par le monde avec les populations menacées ou victimes de catastrophes naturelles.

Ils interviennent sur les sites, reconstituent les habitats. Grâce à une centaine de photos grand format, prises «*dans le feu de l'action*», vous découvrirez la nature des opérations qu'ils ont menées jusqu'à présent.

Prévention : au Bangladesh en 1990, le reboisement effectué pour éviter de nouvelles inondations ; en France, dans les Hautes-

Alpes, la construction de gabions, sortes de mini-barrages en bois (voir photo) afin de lutter contre l'érosion.

Intervention : leur arrivée sur le site immédiatement après une catastrophe naturelle et leur dispositif d'actions d'urgence.

Reconstruction : en Guadeloupe, en 1995, la remise sur pied des maisons avec l'aide de la population locale, après les ravages causés par le cyclone.

Quant au SCI, deux mots d'ordre résument son action : prévention des conflits et promotion de la paix, par le biais de leurs chantiers pour le développement et la sauvegarde des populations.

Là aussi, des photos commentées vous permettront de mieux les connaître.

Avis aux lecteurs, à ceux qui sont curieux d'esprit et à ceux qui aiment l'action avant tout : et si vous chantiers cet été ?

Abdelhak Briki

Les marabouts de la Goutte d'Or, ou : Comment faire revenir mon mari infidèle

Des prospectus distribués par milliers aux stations de métro - et particulièrement à Barbès-Rochechouart - vantent les dons des voyants, mediums et autres marabouts qui chassent les mauvais esprits et attirent la chance dans le quartier de la Goutte d'Or. Nous avons voulu savoir comment cela se passe concrètement. Ce reportage, bien que rédigé à la première personne, a été réalisé par trois membres de notre rédaction.

Un grand médium voyant est parmi vous. Issu du plus grand centre de voyants d'Afrique... Si vous voulez vous faire aimer ou si votre partenaire est parti(e) avec quelqu'un, c'est son domaine. Votre partenaire reviendra, il ou elle courra derrière vous comme le chien derrière son maître... Résoudra tous vos problèmes, même les cas désespérés : Chance - Travail Affaires - Amour - Succès aux examens - Transactions entre homme et femme - Protection contre les ennemis - Tout complexe physique et moral - Protection contre les mauvais esprits - Désenvoûtement - Impuissance - Chance aux jeux - Attraction de clientèle pour commerçants - Réussite dans les affaires... N'hésitez pas à contacter le professeur X, plusieurs personnalités du monde entier lui font confiance, pourquoi pas vous ?

Chaque jour, au métro Barbès, deux, trois, parfois six ou sept distributeurs de tracts pour des marabouts-voyants se côtoient ou se succèdent. De petits papillons au format presque toujours le même, environ 10 cm sur 7, avec un texte presque identique. Trois imprimeries, Roussel à Bobigny, Titre dans le 17^e (47 bis av. de Clichy) et Lang dans le 19^e («registre du commerce : en cours») se partagent l'essentiel du marché.

Les voyants, mages, mediums et marabouts en question ont pour la plupart élu domicile dans le périmètre Barbès - Château Rouge - Marx Dormoy - Marcadet.

Se côtoyant ou se succédant dans le même local

Des papillons du même genre sont régulièrement distribués aussi à Ménilmontant, à Belleville, dans le 10^e, dans le 13^e, etc., et l'on trouve nombre de marabouts dans ces arrondissements ainsi qu'en banlieue. Mais Barbès et la Goutte d'Or restent - et de loin - la station et le quartier qui détiennent les records en la matière.

Au 14, rue Marcadet, on trouve le Professeur Charles et M. Gassama au 1^{er} étage porte droite, MM. Paul, Sakho et Dia au 2^e, MM. David, Joseph, Amadou et René au 3^e, le Professeur Sako («homme de Dieu») au 4^e, et au 5^e MM. Mohamed et Houssen. Entre le n° 2 et le n° 9 rue Ernestine, nous dénombrons treize

mediums (mais nous en oublions peut-être). Au n° 2, les mages Vallé, Kaba, Hamady, Dramé, Tandian opèrent ensemble ou à tour de rôle dans le même local. Au n° 6, les Professeurs Alain et Nassokho semblent occuper le même appartement au 2^e, MM. Cissé et Lamine sont au 1^{er}. D'autres sont installés rue Emile Duployé, rue Jean Robert, rue de Laghouat, rue Labat, rue Myrha, rue Ordener, rue Marx Dormoy, boulevard Ornano, rue Championnet, rue

Moyennant 200 F, deux photos (celle du fugueur et la mienne, portant nos prénoms et nationalités), deux œufs, un vêtement «propre ou sale» de l'infidèle ainsi que de moi-même, et «beaucoup de chance», M. K. me promet - à condition que je me rende chez lui dès cet après-midi - le retour du mari pour «demain», un supplément (non chiffré) étant à prévoir pour ce come-back fulgurant.

En l'absence de M. T., autre «grand voyant», une jeune femme

l'est aussi par le moyen de transport que j'emprunterai (ai-je une voiture?) et mon numéro de téléphone.

Dans tous les cas un «supplément» impossible à quantifier à l'avance est à prévoir «selon le travail».

Au numéro de téléphone du Professeur A., trois interlocuteurs se succèdent au bout du fil, insistant pour obtenir mon nom et refusant de fixer un prix de consultation.

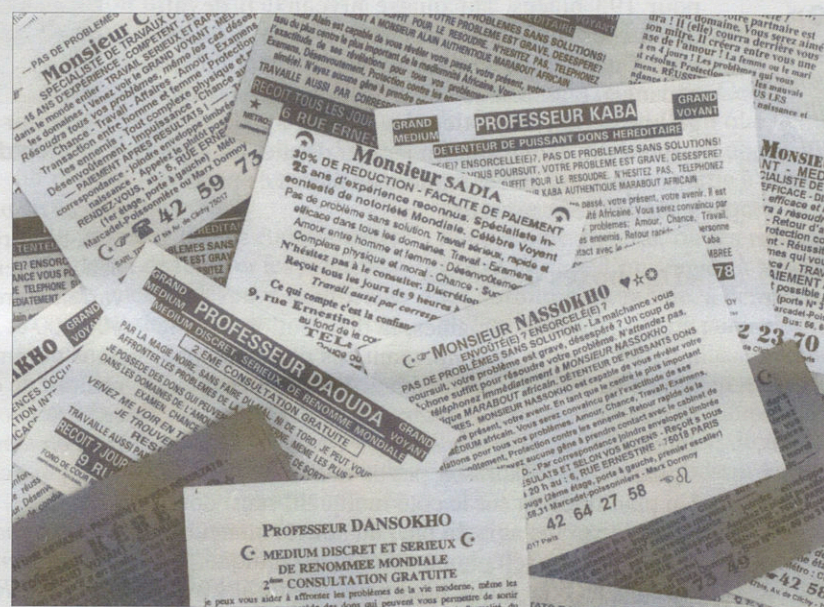
Une demi-douzaine de coups de téléphone différents donnent sensiblement les mêmes résultats : à peu près partout, la première consultation coûte 200 F, ou 100 F si on insiste un peu, mais il faudra prévoir un «supplément». Apporter une photo de l'infidèle et des ingrédients divers... Comme je m'intéresse à la formule «consultation par correspondance» moyennant une enveloppe timbrée, le bon Professeur M. me conseille de passer plutôt chez lui, «c'est meilleur»...

...et 2.500 F pour continuer

Je téléphone au professeur X pour prendre rendez-vous. L'homme qui me répond, et qui parle le français sans le moindre problème, me demande lequel des mages je désire rencontrer. (Il y en a plusieurs à cette adresse.) Il me demande d'apporter, en plus des photos, deux piments rouges et une bougie.

Trois quarts d'heure plus tard, me voilà donc chez M. X. Il m'attend et m'introduit dans une petite pièce où se trouvent sa femme, ses deux enfants et un ami. La télévision est allumée, mais personne ne la regarde.

Il pénètre dans la pièce contiguë et, après quelques instants, m'invite à le suivre après avoir retiré mes chaussures. Le décor est banal, c'est un appartement visiblement assez pauvre, dans un immeuble vétuste. Des murs nus, sans aucune décoration, un mobilier très ordinaire. Le mage s'installe derrière le bureau et me demande d'inscrire sur une



Quelques-uns des papillons de publicité pour les marabouts distribués à la sortie du métro Barbès-Rochechouart

de Panama, rue des Poissonniers (cinq noms au moins au 97), rue Richomme, rue André Del Sarte (au n° 2). Beaucoup moins nombreux sont ceux qui reçoivent leurs clients du côté de la porte de Clignancourt, rue de l'Évangile ou près de l'avenue de Clichy...

Tous ces sages précisent qu'ils consultent sept jours sur sept de 9 h à 20 h sur rendez-vous, ou «par correspondance» à l'aide d'une enveloppe timbrée.

200 F ou 100 F la première consultation...

Hésitant entre le paiement «selon vos moyens» ou «après travaux» pour des résultats garantis en 24 h chrono ou en une semaine par «la magie noire sans faire de mal», j'ai téléphoné au professeur K. dans l'espoir de récupérer mon époux qui m'a plaquée depuis quinze jours déjà. Mais en préambule, j'aimerais connaître le coût d'une consultation.

me propose de venir «avec la photo du monsieur» et 100 F.

Détenteur de «puissants dons héréditaires», le Professeur N. (que l'on retrouve sous un autre nom à la même adresse), demande 200 F pour une consultation préliminaire. Très curieux de connaître ma situation, il aimerait savoir si le 17^e arrondissement (où je suis censée loger) est à Paris. Mon mari m'ayant quittée depuis une quinzaine, ceci nécessite que j'apporte au Professeur «son parfum à lui et un parfum de toi, un pot de sel et un petit pot de miel» à 15 h précises. Intéressé par mon nom, il

Service d'Information sur la Rénovation Immobilière et Hôtelière

Association loi 1901

99, rue du Mont Cenis, 75018 Paris. Tél. 42 23 57 23.
Cotisation 1995-1996 : 100 francs.

Pour toutes informations personnalisées pour vos travaux d'intérieur.

grande feuille blanche mon nom, mon prénom, date de naissance, nationalité, adresse, téléphone, profession, ceux de mon mari, notre date de mariage. Il parle très mal le français, à l'évidence ce n'est pas lui qui m'avait répondu au téléphone.

Il pose les deux photos contre une petite glace sur la table, à côté des deux piments. Sur une autre feuille il dessine le contour de ma main droite et inscrit autour quelques lettres et chiffres piochés parmi les renseignements demandés. Il trace des lignes de pointillés à l'intérieur du dessin de la main, parle à voix basse, simule de cracher. Après plusieurs minutes, il inscrit trois lignes en haut de la page. Il sort ensuite d'un tiroir de bureau un chapelet qu'il égrène avant de le poser sur mon crâne et balaise mes cheveux avec une sorte de peluche. Il écrit à nouveau trois lignes au niveau du poignet de ma main.

Il lève à présent un visage détendu et m'annonce satisfait qu'«une femme est entre mon mari et moi», mais me promet «qu'il

«Publicité mensongère»

Les marabouts dont il est question dans cet article sont des Africains. Mais les voyantes, mediums et sorciers existent dans nos villages et nos villes depuis des siècles ; aujourd'hui encore, d'innombrables mages de souche 100 % française prospèrent...

Dans les sociétés rurales traditionnelles, villages africains ou villages français de jadis, le «marabout», le «sorcier» exerçaient un certain rôle social : conseiller des familles, parfois arbitre des conflits, gardien des secrets, rebouteux, connaissant les plantes médicinales... Dans notre société moderne, ils peuvent parfois aider certains immigrants récents, mal intégrés, déboussolés, à retrouver un environnement familial ; ainsi on trouvait il y a quelques mois, rue Marcadet, un local où exerçaient ensemble un écrivain public, un conseiller juridique et un marabout. Mais le plus souvent ils n'ont pas d'autre rôle que de soutirer de l'argent à des gens dans le malheur. Malgré cela, rares sont les plaintes déposées contre eux, et exceptionnels les procès.

Citons cependant, bien qu'il ne se situe pas dans le 18e, un cas qui montre jusqu'où peut aller la crédulité des victimes : en janvier, un homme de 46 ans, d'origine malgache, Naarondin Pirmamod, a été condamné à six mois de prison avec sursis par le tribunal de Créteil pour avoir soutiré à une de ses consultantes la somme de... 700.000 francs ! Le chef d'inculpation était : publicité mensongère, les magistrats ayant jugé l'inculpation d'escroquerie trop difficile à établir juridiquement.

reviendra et que nous aurons un enfant ensemble». Il me confie également qu'«une personne de ma belle-famille nous veut du mal». Mais pour vaincre ce mal et faire revenir mon mari, le mage doit «travailler sérieusement». Il peut s'y mettre dès ce soir si j'accepte de payer 2.500 francs, en plusieurs versements si cela m'arrange. Il me confiera également un objet à poser chez moi qui éloigne les mauvais esprits, car il «travaille avec le diable».

Sidérée par ces révélations, je lui demande de me laisser réfléchir jusqu'au soir...

J. Gamblin, N. Monier, M. Stein

«Parkings à louer» : un tract mystérieux suscite l'émotion du côté des Abbesses

Le nouvel immeuble de la rue des Abbesses, qui a suscité bien des controverses auxquelles nous avons fait écho, est en voie d'achèvement. On peut juger de son aspect. La façade, de style «néo-classique», est légèrement différente du projet initial (voir le dessin paru dans notre n° 11) ; les deux ailes sont moins hautes que prévu à l'origine, ce qui fera plaisir aux amoureux du vieux Montmartre - dont beaucoup cependant continueront de regretter les anciens petits bâtiments, avec leurs boutiques, qui ont été abattus pour permettre cette construction.

L'immeuble abritera une école régionale de danse, une salle de spectacle, et des logements. Mais c'est le parking souterrain de cet ensemble qui a provoqué le plus d'oppositions : prévu à l'origine pour 193 places, sur quatre niveaux, il devait déboucher sur la très étroite rue Véron, à proximité d'une crèche et d'une école, créant pollution et danger. L'association SOS-Abbesses avait engagé une action en justice. La Cour d'appel, nous l'avons dit, a confirmé en janvier dernier un jugement qui ramenait le nombre de places de parking à 87, sur deux niveaux.

«Des boxes doubles»

Ces dernières semaines, la distribution dans le quartier d'un tract concernant ces places de parking a suscité un certain émoi. «Parkings / boxes privés. A vendre / à louer. Place des Abbesses, Paris 18e. Renseignements : 44 17 18 12.» Pas de signature, pas d'adresse, pas de nom d'imprimeur. Un plan figurant sur le côté indiquait, sans doute possible, qu'il s'agissait bien du nouvel immeuble.

Nous avons téléphoné au numéro indiqué. Un homme, au bout du fil, nous a indiqué qu'il y avait 80 places de parking à louer ou à vendre, que le prix de location se situerait autour de 750 F par mois, que déjà une centaine de personnes s'étaient portées candidates, et qu'il convoquerait les candidats sur place pour visiter. «Mais, avons-nous demandé, si cent personnes sont inscrites pour 80 places, nous n'avons pas beaucoup de chances ?» Réponse : «Il y a toujours des candidats qui se désistent. Et il est possible qu'il y ait quelques



Christian Adnin

La cour intérieure du nouveau bâtiment bien dans le style «néo-classique»...

places de plus, car certains boxes sont doubles.»

A d'autres personnes, des renseignements un peu différents ont été fournis : le prix de location variait entre 500 et 1.500 F, le prix de vente entre 100.000 et 200.000 F (pour une place simple). A nous comme à tous, le mystérieux interlocuteur refusait de donner son nom et son adresse. «Laissez-nous votre propre numéro, nous vous appellerons en temps utile...»

Et puis, changement de décor, à partir du 20 mars à peu près, à ce numéro de téléphone on répond : «Nous ne nous en occupons plus. Il faut vous adresser directement à la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), qui a repris le dossier.» Quelle adresse, la RIVP ? «Nous l'ignorons, renseignez-vous dans votre mairie ou sur le minitel.» «Mais les noms des personnes qui vous avaient contacté, vous les avez transmis à la RIVP ?» «Non, car la RIVP avait déjà elle-même sa propre liste.» Une fois de plus, notre interlocuteur refuse de nous dire qui il est. (Selon nos informations, il s'agirait d'un promoteur basé rue de Presbourg.)

Tout cela est bien mystérieux. D'autant qu'on voit mal comment la RIVP pourra vendre ces places de parking alors qu'elle ne dispose de l'immeuble qu'en vertu d'un bail emphytéotique de cinquante ans, qui doit prendre fin en 2.043...

Quoi qu'il en soit, l'association SOS-Abbesses nous a indiqué qu'elle serait «extrêmement vigilante» et ne laisserait pas la RIVP dépasser le nombre de 87 places autorisé par le jugement de la Cour d'appel (pas même en s'abritant derrière l'astuce de «boxes doubles»).

R. M.

RESTAURANT



ZÉNOBIE

SPECIALITÉS DE DAMAS

1986 - 1996

Pour son 10^e Anniversaire

le Restaurant ZÉNOBIE

vous offre l'apéritif

sur présentation

de ce journal

vendredi et samedi soir
Danse Orientale

234, rue Championnet 75018 Paris - Tél : 42 28 96 31

Du jazz pour un prisonnier

Le groupe 116 Paris-Montmartre d'Amnesty International a pris en charge un prisonnier d'opinion, Khalil Brayez, écrivain syrien, emprisonné depuis plus de vingt-cinq ans. C'est ainsi que fonctionnent les groupes d'Amnesty, parrainant un prisonnier d'opinion quelque part dans le monde et multipliant les initiatives pour faire connaître son cas et, si possible, obtenir sa libération. Le groupe Paris-Montmartre a organisé le 28 février, au profit de l'action pour Khalil Brayez, un concert de jazz au *New Morning*, où se sont produits quelques très brillants musiciens : le duo Patrice Caratini (contrebasse) - Alain Jeanmarie (piano), le Groove Gang de Julien Lourau (acid-jazz), «les Olives noires» (salsa-latin-jazz).

Khalil Brayez, ancien militaire ayant travaillé dans les services de renseignement de l'armée syrienne, renvoyé de l'armée après deux brèves périodes de détention en 1962 et 1963 à cause des critiques qu'il élevait contre le régime, réfugié au Liban où il publia plusieurs livres très durs pour le l'armée syrienne, y fut enlevé en 1970, ramené à Damas et condamné quinze ans de prison. Depuis, il n'est jamais sorti de la prison de Mezzé. Le groupe de travail des Nations unies sur la détention arbitraire a qualifié d'arbitraire son emprisonnement.

Encore un habitant du 18e expulsé

Le 2 février, M. Doualla, citoyen camerounais, résidant dans le 18e, dépose à la préfecture de Paris une demande d'asile politique en urgence. Il est invité à revenir le 7 pour «examen de sa situation administrative». Ce jour-là, il se voit notifier le refus de l'OFPPA, daté du 2 février (donc le même jour que le dépôt de sa demande !). Il est aussitôt arrêté et conduit en camp de rétention où on lui notifie son expulsion par avion vers le Cameroun. Le soir, à Roissy, il refuse d'embarquer pour son pays, car il y a déjà été incarcéré trois mois pour «atteinte à la sûreté de l'Etat» ; il craint pour sa sécurité. Pour son refus d'embarquer, il est jugé et enfermé à Fleury-Mérogis pour trois mois. Détail étrange : le 14 février il reçoit une lettre de l'OFPPA demandant un complément d'information pour l'examen de sa demande d'asile, alors que théoriquement celle-ci a déjà été rejetée !

Le MRAP-18e, qui signale ce cas, indique qu'on peut écrire pour prendre la défense de M. Doualla au préfet de police (7, boulevard du Palais).

Exclusif : On va construire une piscine à l'intérieur du Sacré-Cœur !

Le projet de construire une piscine à l'intérieur de la nef du Sacré-Cœur pour y pratiquer des baptêmes de masse par «immersion» est sérieusement à l'étude. C'est ce que nous apprend ici le journaliste d'investigation américain A. Prillfish, qui a réservé l'exclusivité de cette information au 18e du mois.

Ne pas faire de vagues... Le secret aura été gardé pendant une bonne vingtaine d'années. L'idée remonte en effet au début des années 70. A cette époque, le Père Charles, qui n'avait pas la réputation d'un gauchiste ni d'un plaisantin, était recteur de la basilique qu'il dirigeait d'une main ferme - ce qui permet de se demander s'il n'est pas à l'origine de l'affaire. Quoi qu'il en soit, ces temps d'après 68 étaient fertiles en innovations. Alors pourquoi pas...

Le projet de départ était modeste : il s'agissait de rénover les fonts baptismaux anciens devenus insuffisants face à une demande toujours croissante.

Ce n'est qu'après la consultation d'un très catholique cabinet de prospective que le projet a pris sa forme définitive. Il fallait tenir compte de deux facteurs qui risquaient de s'accroître au cours des années. D'une part, l'Eglise traversait une crise des vocations probablement durable et, même avec un baptistère modernisé, il deviendrait difficile de satisfaire tout le monde faute de prêtres en nombre suffisant. D'autre part, les baptêmes concernent de plus en plus souvent des adultes et beaucoup de ceux-ci préféreraient, des sondages récents l'ont montré, être baptisés par immersion plutôt que par aspersion.

Remous à Rome

De là l'idée d'un bassin suffisamment vaste pour procéder à des baptêmes multiples, et par immersion. De là donc, l'idée d'une véritable piscine dans la basilique du Sacré-Cœur.

Il aura fallu l'opiniâtreté d'une petite équipe très résolue et très soudée pour que le projet finisse par être pris en considération.

D'abord le plan carré de la nef ne favorisait pas la construction d'un bassin aux normes olympiques. Qu'importe, 30 m de long et 15 m de large seraient des dimensions suffisantes pour l'usage qu'on en attendait. La nef centrale peut accueillir un tel équipement ; pour le reste il

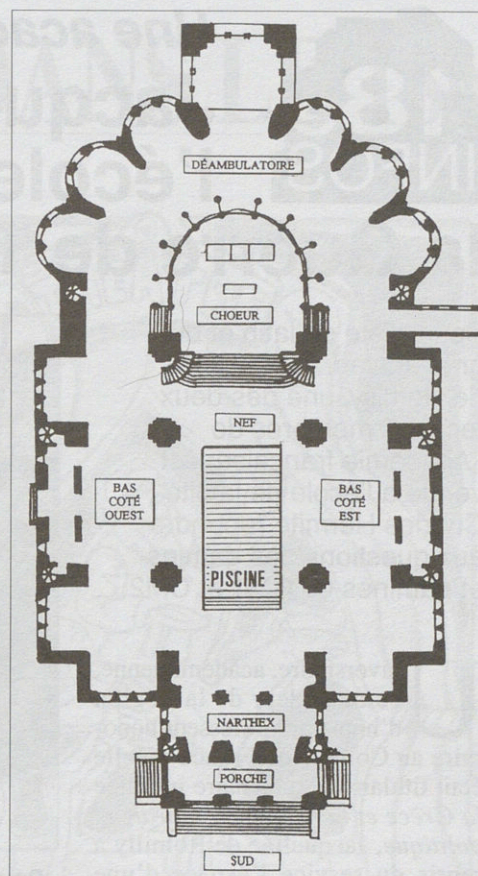
suffit de réaménager le plan de circulation dans le bâtiment et, durant les offices, d'installer les fidèles dans les travées latérales où un système vidéo transmettrait en direct l'image de l'officiant.

Ensuite, et ce fut sans doute le moins facile, il fallait convaincre la hiérarchie. Celle de Paris d'abord (bien que le Sacré-Cœur, n'étant pas une paroisse, échappe en partie à l'autorité habituelle de l'archevêque). Celle de Rome ensuite, où les remous furent tels que l'on songea à solliciter l'arbitrage suprême, à demander au Souverain Pontife de publier pour la circonstance une «bulle».

Enfin, l'investissement étant de taille, on devait tout de même penser sinon à le rentabiliser, du moins à faire en sorte que ce bassin ne soit

Les aspects techniques du projet

- * Longueur du bassin : 30 m
- * Largeur du bassin : 15 m
- * Profondeur moyenne : 1,50 m
- * Contenance : 675 m³
- * Le bassin pourrait être alimenté en eau du Jourdain spécialement transportée par voie maritime jusqu'à Rouen, puis par route. L'eau serait en permanence recyclée et purifiée, et renouvelée entièrement tous les six mois.
- Capacité de recyclage : 8 m³/h.



pas un gouffre. Les études ont montré qu'en ouvrant un droit de baignade aux innombrables pèlerins, voire aux touristes qui fréquentent le sanctuaire, la location des serviettes et des maillots suffirait presque à assurer l'entretien courant. Pour le reste, une étude de la répartition des baptêmes tout au long de l'année fait apparaître des périodes creuses. Ainsi, au mois d'avril, la demande de ce sacrement est si faible qu'elle pourra être reportée sur le mois précédent et le mois suivant, ce qui permettra de reconverter, pendant quelques semaines particulièrement propices, la piscine en bassin de pisciculture d'un excellent rapport.

L'acharnement vient à bout de bien des difficultés et, aujourd'hui, la majeure partie de ces problèmes sont résolus ou en passe de l'être. Le premier coup de pioche pourrait être donné entre le 31 mars et le 2 avril de l'an prochain.

A. Prillfish

La Poste ouvre une «boutique financière» rue Lamarck

Au 74 rue Lamarck, tout près du métro Lamarck-Caulaincourt, vient de s'ouvrir un nouveau local de la Poste, qui a été inauguré le 5 mars. Mais si, ayant une lettre recommandée à envoyer, vous poussez la porte, vous fiant à l'enseigne, vous serez déçu : ce n'est pas un bureau de poste. C'est une «agence financière» ; des conseillers financiers de la Poste y ont leurs bureaux et peuvent vous recevoir pour parler placements financiers, placements immobiliers et assurance. Car le secteur financier de la Poste est un des départements les plus importants de cette administration et se préoccupe de s'équiper pour rester concurrentiel avec les banques. Tout de même, vous trouverez au 74 rue Lamarck, à l'extérieur, un distributeur de billets, et à l'intérieur des machines automatiques vous permettant de peser et affranchir votre courrier, et d'acheter des timbres, le tout en libre service.

Une académicienne en CM1 Jacqueline de Romilly à l'école Charles Hermite : la Guerre de Troie a bien eu lieu

Spécialiste du latin et du grec ancien, Jacqueline de Romilly, une des deux femmes membres de l'Académie française, est venue à l'école de la cité Charles Hermite répondre aux questions des gamins et gamines de CM1 et CM2.

Universitaire, académicienne, commandeur de la Légion d'honneur, professeur honoraire au Collège de France où elle était titulaire d'une chaire intitulée *la Grèce et la formation morale et politique*, Jacqueline de Romilly a repris du service l'espace d'une après-midi et, à 83 ans, elle a de nouveau fait cours.

Le thème, pour cette helléniste distinguée, portait sur Homère et notamment l'Iliade, rien de plus normal. Mais son auditoire était très particulier : les classes de CM1 et CM2 de l'école élémentaire Charles Hermite, cinquante enfants de 9 à 12 ans, petits habitants de cette cité enclavée au delà du boulevard Ney, aux confins nord-est de l'arrondissement.

Depuis des mois, le CM1 d'Evelynne et le CM2 de Pascal travaillaient sur l'Iliade : lecture commentée des aventures des Grecs et des Troyens comme un feuilleton mais aussi jeux sur l'histoire et la mythologie. Tous se sont passionnés pour le bouillant Achille, Ulysse le rusé, la belle Chryseïs, le roi Agamemnon... et tous les dieux de l'Olympe.

«D'ailleurs ils ont gagné !»

La Guerre de Troie a eu lieu dans l'école et les élèves ont pris fait et cause pour les Grecs, «d'ailleurs ils ont gagné !»

Et puis, un jour, Evelynne et Pascal leur ont parlé de Jacqueline de Romilly et de ses livres sur les Grecs. Nouvel enthousiasme, et ils lui ont écrit lui demandant de venir les voir. Elle a accepté : «Vos lettres charmantes m'ont beaucoup touchée, je viendrai avec plaisir» et elle est venue.

Heureux, un peu traqueux parfois, excités - Erica avait mis sa belle robe bleue de fête - les enfants se sont massés dans une classe et les questions ont fusé :

«Pourquoi y a-t-il deux déesses, l'une de l'amour et l'autre du



«Pourquoi la déesse de l'amour et la déesse du mariage, ce n'est pas la même ?» a demandé une écolière à l'académicienne.

mariage ?» (Thaïs). «Les dieux ont-ils vraiment existé dans l'ancien temps ?» (Khalid). «Pourquoi les déesses aimaient-elles les héros ?» (Sofiane). «Pourquoi Agamemnon a sacrifié sa fille pour avoir les faveurs des dieux ? Il aurait pu ne pas faire la guerre...» (Alexandre). «Que sont devenus les héros après la Guerre de Troie ?» (Sétou)...

Mais aussi d'autres questions telles que : «Comment devient-on historienne ?» (Amal). «Faut-il parler le grec ancien ?» (Camille). «Quelle est la différence entre une historienne et une maîtresse d'histoire ?» (Morgane).

Jacqueline de Romilly a eu réponse à tout, souriante, infatigable. Elle a même avoué que les dieux existaient peut-être encore : «Pour moi, Apollon est une présence lumineuse, inspirante et je ne suis pas loin d'y croire encore».

Oui, Homère existait

Elle a défendu bec et ongles l'existence réelle d'Homère, auteur à part entière de l'Iliade, dont les enfants doutaient («On ne sait rien de lui sinon qu'il était aveugle et alors comment pouvait-il écrire ?»).

«Que vous êtes donc sceptiques, a-t-elle dit. Pour moi, l'Iliade et l'Odyssée ont été écrites par un seul poète, Homère, j'en suis sûre, et pourquoi douter des Grecs qui le disaient ? Quant à la fin de l'Iliade que l'on attribue parfois à un autre, moi je dis qu'elle est d'Homère et je n'en démordrai pas car c'est une des plus belles choses qui soient. A la fin

de cette épopée de guerre, voici l'apaisement, la pitié réciproque. Les deux derniers chants sont chants de deuil pour les deux camps.»

Calmant un peu les ardeurs guerrières, assurant que Troie aussi avait bien existé, Jacqueline de Romilly leur a également parlé de la Grèce d'hier et d'aujourd'hui : «Tout a changé mais il y a encore une ressemblance qui me frappe, c'est toujours leur sens de l'hospitalité. Et savez vous que le grec moderne est la seule langue où le même mot, xenos, veut dire à la fois l'invité et l'étranger ? C'est une originalité dont on devrait tirer exemple !»

Hospitalité aussi à Charles Hermite : la leçon homérique s'est terminée par un goûter offert à la conférencière comme aux enfants.

Marie-Pierre Larrivé

Pilier d'Angle continue à se battre

Depuis des mois, l'entreprise d'insertion Pilier d'Angle installée rue Trétaigne se débat dans des difficultés pour survivre (voir *Le 18^e du mois* n°12). Elle a reçu des encouragements de la ville de Paris qui s'est engagée, par la voix de l'adjointe Mme Catala, à fournir du travail, sur des chantiers dépendant de la Ville, aux 22 entreprises d'insertion de la capitale. Pilier d'Angle attend que les promesses se concrétisent. En attendant, Jean-Claude Ponsin dénonce les contradictions de la société. «Un exemple : nous qui faisons travailler des anciens alcooliques ou anciens drogués, on n'a pas fait appel à nous même lorsqu'il s'agissait d'aménager des appartements destinés à la réinsertion des toxicomanes.»

Il s'en prend aussi aux «grands» du bâtiment qui font travailler les entreprises d'insertion, au nom de la «clause sociale», à des prix largement inférieurs aux coûts de revient. Refusant d'entrer dans ce jeu, Pilier d'Angle a dû diminuer ses effectifs (45 personnes actuellement) et en mettre une partie en chômage technique. Pourtant, nous dit-on, l'insertion est une priorité nationale...

Pilier d'Angle va maintenant créer un «centre d'adaptation à la vie active» (CAVA) avec le soutien de la DASS, afin de «remettre le pied à l'étrier» à des personnes fortement désocialisées.

● Contact : tél. 42 62 80 54.

Au Centre social Belliard

Le Centre social Belliard organise samedi 4 mai (de 9 h 30 à 13 h) et lundi 6 (de 9 h à 14 h) une **braderie** pour vêtements d'occasion. Il annonce également un séjour de **vacances d'été pour les jeunes** de 14 et 15 ans (10-17 août en Haute-Loire) : rafting, canoë-kayak, randonnée, vélo vert. Par ailleurs, les services habituels continuent : permanences de conseil et d'information sur les «pépins du quotidien», centres de loisirs pour enfants et adultes, etc.

● 145 rue Belliard. Tél. 42 26 18 18.

LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions)

SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme
75018 Paris
tél/fax 42 57 30 07

**Renseignements et visites
du lundi au vendredi de 10 h à 19 h**

**Ouvert le week-end
pour toutes manifestations**



DU MOIS

LE THÉÂTRE DANS LE 18^e

Le théâtre est particulièrement à l'honneur dans notre 18^e arrondissement : treize salles, pas moins. La plus ancienne, et la plus célèbre : *l'Atelier*, qui fut dirigé par Charles Dullin puis par André Barsacq ; de très grands acteurs, Michel Bouquet, Laurent Terzieff, Rufus, Nathalie Baye, Françoise Brion, y jouent des grands auteurs, Ionesco, Beckett, T.S. Eliot, Edward Albee... Certaines salles, comme le *Théâtre de Dix-Heures*, sont traditionnellement consacrées au rire, d'autres (comme le *Dix-Huit Théâtre*) font une large place à la danse. Le *Trianon* alterne pièces dramatiques (*les Sorcières de Salem*) et opérettes.

On trouve aussi dans le 18^e beaucoup de ces petites salles qui sont, comme le dit un de leurs animateurs, «l'eau de vie» du théâtre : là, les nouveaux auteurs, les jeunes compagnies préparent le théâtre de demain. Comme elles prennent des risques, leur équilibre économique est souvent fragile, mais elles sont irremplaçables. Nous consacrons à quelques-unes d'entre elles le plus long article de ce dossier.

La vie aventureuse des petits théâtres

Comment conçoivent-ils leur programmation ? Quelles difficultés doivent-ils affronter ? Qu'est ce qui leur donne cette énergie, cette foi dans l'avenir du théâtre ? Rencontre avec cinq lieux (bien) vivants du 18^e.



L'Alambic : sans la moindre subvention...

Luc Charpentier et Armelle de Lespinay ont ouvert leur théâtre *L'Alambic* (50 places) voici deux ans et ne cessent de se battre pour continuer. Pourquoi ce nom ? «*L'Alambic, c'est l'idée d'un lieu où se trouverait l'eau de vie du théâtre. Nous ne voulons pas que ce lieu soit un «garage à spectacles», nous voulons éviter l'ennui.*»

Au départ, il y avait 120 m² sans rien...Il a fallu faire des travaux, aménager la salle et s'installer dans le quartier. «*On a envie de créer quelque chose qui corresponde à l'idée de village, créer des liens avec les restaurants d'à côté, ce qui est très important pour un théâtre.*» Ce qui n'est pas un vœu pieux puisque *L'Alambic* propose en collaboration avec le restaurant Chez Babette (41 rue Championnet), une formule intégrant la place de théâtre et le prix du repas qui peut se prendre à la sortie du spectacle.

Que d'idées et d'énergie sont nécessaires ! «*Depuis le démarrage, trois créations ont été présentées sans la moindre subvention... Pour la régie, on n'a pas les moyens de payer des techniciens confirmés, alors on fait appel à des personnes en CES que l'on recrute dans les cours d'art dramatique, on fonctionne encore beaucoup à perte et nous ne pouvons pas toujours payer les compagnies.*»

Luc et Armelle voient leur espace comme un théâtre d'essai et de création (ce qui signifie qu'il monte des spectacles n'ayant pas été joués ailleurs), avec des textes pas forcément contemporains pouvant être présentés à la lumière d'une nouvelle lecture. «*C'est aussi un lieu pour que les comédiens s'essayent.*» Les petites scènes - catégorie à laquelle appartient *L'Alambic* - sont

très utiles pour le tri qu'elles opèrent parmi les nombreux manuscrits reçus. Cette fonction promotionnelle des compagnies n'est malheureusement pas assez encouragée.

«*Notre programmation se veut éclectique, donc ouverte. Nous pouvons décider de passer un spectacle de mimes, un concert, de la chan-*

son. L'important, c'est que le spectacle soit de qualité...» (A ce propos, une reprogrammation de la pièce de Roger Lombardot *Il y a des salauds qui pillent le cœur des femmes* serait un plaisir auquel on voudrait bien regoûter.)

Luc Charpentier anime des cours d'art dramatique (*Charpentier Art Studio*) les trois premiers jours de la semaine pour assurer des rentrées d'argent, et à partir du jeudi, place aux spectacles !

Le Tremplin : soutien aux jeunes créateurs

Ancienne boutique de fruits et légumes, le *Tremplin Théâtre* est dirigé par Pinok, Matho et Catherine Larousse. Après des années de tournées internationales, le couple de mimes Pinok et Matho a décidé de se poser et de créer en 1990 ce lieu qui se veut aujourd'hui une «*pépinière*». Sa programmation résulte de paris constants et à hauts risques. Le Tremplin fait en effet le choix du soutien aux jeunes créateurs en leur apportant une logistique et un appui juridique (comment se constituer en compagnie, les déclarations nécessaires au lancement de spectacles, etc.).

Ce théâtre fonctionne avec les compagnies sur des contrats de co-réalisation, c'est-à-dire qu'il accueille des spectacles qui ont déjà été montés ailleurs. L'accueil d'un spectacle se fait pour quatre à six semaines avec une seule représentation par soir.

Ne recevant aucune subvention, Le Tremplin ne compte que sur ses recettes qu'il partage avec les compagnies accueillies (moitié-moitié, avec un minimum de 800 F pour le lieu). Quant au public, il provient essentiellement de Paris «mais pas spécialement du 18^e arrondissement, déplorent les responsables du Tremplin.

Dix-Huit Théâtre : le principe de fidélité

Le *Dix-Huit Théâtre* se définit comme un laboratoire, un tremplin, mais sachant attirer un public. Il accueille de jeunes compagnies dans les domaines du théâtre contemporain, de la danse, et des spectacles «jeune public». Le goût et la fidélité envers les compagnies déjà invitées, guident la programmation de ce lieu qui appartient à l'association Championnet (dont dépend

également Championnet-Sports), et n'est donc pas un théâtre municipal, bien qu'il bénéficie de subventions de la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) pour la diffusion des spectacles

Ce dossier a été réalisé par
Chantal Juan et Danièle Fournier

Les théâtres du 18e, demandez la liste

Sont membres des Théâtres du Grand Montmartre :

- Dix-Huit Théâtre - 16, rue Georgette Agutte. Tél. : 42 26 47 47.
- L'Atelier - 1, place Charles Dullin. Tél. : 46 06 49 24.
- Le Funambule - 53 rue des Saules. Tél. : 42 23 88 83.
- Le Théâtre de Dix Heures - 36 boulevard de Clichy. Tél. : 42 64 53 28.
- Le Théâtre Ouvert Jardin d'hiver 4 bis, cité Véron. Tél. : 42 62 59 49.
- L'Alambic - 12, rue Neuve de la Charbonnière. Tél. : 42 23 44 66.
- L'Atelier - 1, place Charles Dullin. Tél. : 46 06 49 24.
- Le Funambule - 53 rue des Saules. Tél. : 42 23 88 83.
- Le Théâtre de Dix Heures - 36 boulevard de Clichy. Tél. : 42 64 53 28.
- Le Théâtre Ouvert Jardin d'hiver 4 bis, cité Véron. Tél. : 42 62 59 49.
- Dix-Huit Théâtre - 16, rue Georgette Agutte. Tél. : 42 26 47 47.
- L'Atalante - 10, place Charles Dullin. Tél. : 46 06 11 90.
- Espace Acteur - 14 bis, rue Sainte Isaure. Tél. : 42 62 35 00.
- Tremplin Théâtre - 39, rue des Trois Frères. Tél. : 42 54 91 00.
- L'auditorium de la Halle Saint-Pierre 2, rue Ronsard. Tél. : 42 58 72 89.
- Montmartre Galabru - 4, rue de l'Armée d'Orient. Tél. : 42 23 15 85.
- Le Trianon - 80, bd de Rochechouart. Tél. : 42 52 21 25.

Autres théâtres :

- L'Alambic - 12, rue Neuve de la Charbonnière. Tél. : 42 23 44 66.
- L'Atelier - 1, place Charles Dullin. Tél. : 46 06 49 24.
- Le Funambule - 53 rue des Saules. Tél. : 42 23 88 83.
- Le Théâtre de Dix Heures - 36 boulevard de Clichy. Tél. : 42 64 53 28.
- Le Théâtre Ouvert Jardin d'hiver 4 bis, cité Véron. Tél. : 42 62 59 49.

Huit théâtres pour un «Grand Montmartre»

De la «carte privilège» pour les habitants du 18e à l'opération «les Contemporains»

Dans le 18e, huit théâtres (liste ci-dessus) ont décidé de se réunir pour organiser des actions culturelles dans l'arrondissement. Ils ont créé en 1994 l'association des Théâtres du Grand Montmartre. Chacun de ces théâtres garde son entière indépendance, mais ils s'unissent pour éditer en commun leur programme chaque trimestre (s'adresser à ces théâtres, ou au Syndicat d'initiative, à la bibliothèque Clignancourt, etc.).

Ils proposent aux habitants du 18e une **carte privilège** (100 F par an). Celle-ci permet de bénéficier de tarifs réduits sur les places des huit théâtres, de recevoir à domicile le programme trimestriel, et d'être personnellement invité lors de manifestations exceptionnelles. (On peut se procurer la carte dans les théâtres ou au Syndicat d'initiative de Montmartre, place du Tertre. Renseignements au 42 26 39 40.)

En février 96, les Théâtres du Grand Montmartre ont organisé l'opération *Raconte-moi le théâtre* destinée au jeune public et qui a permis à ce dernier, autour de spectacles organisés pour lui, des expériences et des rencontres inoubliables avec les professionnels du théâtre.

Du 13 au 18 avril, c'est l'opération *Les contemporains du Grand Montmartre*, pour une approche du théâtre contemporain à travers des lectures : les Théâtres du Grand Montmartre ouvrent leurs portes aux auteurs et organisent des lectures de pièces, soit par des acteurs soit par les auteurs eux-mêmes. Ces lectures, dont l'accès est libre, permettront des rencontres entre les professionnels du théâtre et les spectateurs.



Une scène de répétition de «Vagues ou les îles de la mer du Nord», monté l'hiver dernier à l'Espace Acteur. On reconnaît (debout, penché) Guy Shelley dirigeant ses comédiens.

et de celui de la Ville pour le fonctionnement. En raison de ces soutiens, il dispose de moyens beaucoup plus confortables que certains de ses confrères.

Les recettes propres (entrées, librairies, tournées, location de salle) représentent près d'un tiers de son budget. Ce lieu propose des formules

tarifaires diverses : «fauteuils libres» ; carte (100 F) offrant des réductions (50 F la place), des informations sur les actions menées et sur la vie du théâtre ; «souscriptions», ouvertes dix jours avant la création... Pas rentable en soi, un bar joue le rôle de lieu d'accueil et de rencontres avant les spectacles.

Théâtre Ouvert : banc d'essai pour les textes

Pour le *Théâtre Ouvert* (deux salles, l'une de 150-200, l'autre de 100 places), installé depuis 1971 au Jardin d'hiver, le risque n'a sans doute pas le même sens que pour les toutes petites salles qui doivent tenir économiquement tout en proposant une programmation audacieuse mais «sans filet». Ici, la prise de risque se situe au niveau du texte et non pas au niveau de la mise en scène ou de la distribution. Bénéficiant du statut de Centre dramatique national de création, le Théâtre Ouvert perçoit la double subvention du ministère de la Culture et de la Ville, ses recettes ne représentant qu'une part très minoritaire de son budget.

Dirigé par Micheline et Lucien Attoun, ce théâtre reçoit environ 500 manuscrits par an qui sont tous lus. Une vingtaine d'entre eux sont retenus chaque année avec des formes de diffusion différentes. Quatre à cinq édités dans la collection «Les Tapuscrits» (800 exemplaires) sont envoyés aux professionnels du théâtre (directeurs, metteurs en scène, journalistes, comédiens...). En cas de création, le Théâtre Ouvert sera co-producteur. Les «lectures» sont une présentation des textes au Théâtre Ouvert ; les «chantiers» sont des ateliers et des répétitions publiques ; les «cartes blanches» consistent en parrainage d'un jeune auteur par un auteur connu.

Espace Acteur : la sensibilité contemporaine

«*L'Art ne peut être convenu. Or, cela ne rassure personne... le public n'est pas formé à ce risque. Il y a peu de place pour l'esprit aventureux, ce qui est le rôle du théâtre.*» Guy Shelley, directeur de l'Espace Acteur, considère que le risque peut être appréhendé par la recherche d'un public adolescent qui sera le «constructeur de demain». La programmation de l'Espace Acteur est guidée par la sensibilité contemporaine qui va jusqu'au choix des acteurs. «*L'important est de trouver des correspondances avec notre société... Dans le spectacle Vagues (1), il y a deux choses importantes très bien décrites et que l'on retrouve dans notre société d'aujourd'hui : la solitude et la question de la mémoire.*» L'Espace Acteur qui fêtera ses

vingt ans en 1997, est subventionné par la Ville, ses recettes représentant environ un cinquième de son budget global.

«*Notre théâtre a ses correspondances, son public dont une partie importante vient du 18e arrondissement... et ce public n'est pas «classé». L'Espace Acteur joue un rôle de proximité donc de vérité.*», conclut Guy Shelley.

Théâtre «vérité», théâtre «émotion», théâtre «à haut risque»... ici, les sentiments, les passions sont à vif, exacerbés. Théâtre de la vie, théâtre de l'humain, la culture fait du bien surtout lorsqu'on sait la défendre. Par ces temps de coupes budgétaires, la récession semble (encore) épargner cet art. Mais la fatigue est là... les tracasseries administratives toujours bien vivantes. Une bonne nouvelle : dans le 18e, le théâtre est présent, fort, agissant. Courez, courez à sa rencontre... ses acteurs vous attendent !

C. J.

(1) «Vagues ou les îles de la mer du Nord», texte de Virginia Woolf de 1931, traduit par Marguerite Yourcenar et adapté par Guy Shelley, a été proposé à l'Espace Acteur en novembre et décembre derniers.

Les mille et un métiers du théâtre

Il n'y a pas que des comédiens et des metteurs en scène qui travaillent pour le théâtre. On y exerce beaucoup d'autres métiers, métiers techniques, commerciaux, artistiques. Quatre portraits, dans les coulisses du Théâtre de l'Atelier.

Un directeur technique aux petits soins

Depuis 13 ans, Stéphane est directeur technique à l'Atelier, ce théâtre plus que centenaire. Il surveille les moindres signes de vieillesse du bâtiment. C'est ce qui lui plaît à Stéphane, et qui le «soude» à L'Atelier, cet attachement et le respect pour ce lieu qu'il a la charge d'entretenir.

Pendant les périodes de montage (préparation d'un nouveau spectacle), Stéphane travaille avec son équipe composée des régisseurs plateau, lumière, son, et du machiniste. Quand le spectacle tourne, c'est surtout le soir que l'activité est intense. La journée, «on touche à tout», peinture et autres. Une fois la saison terminée, de la mi-juillet à la mi-août, commencent les «grands chantiers». Le bar a été complètement refait il y a deux ans, les portes du hall d'entrée ont également retrouvé une nouvelle jeunesse. En projet pour cet été, la réfection du grenier, salle de 200 m² sur 4 mètres de haut qui devrait servir aux répétitions.

Habilleuse à la perfection

Sandrine règne dans son local où trônent table à repasser, portants et machine à coudre. Après deux ans passés à la Comédie Française, forte

d'une solide expérience, elle arrive à l'Atelier, où l'autonomie dont elle bénéficie correspond à ses conceptions sur le métier. Totalement responsable de son travail, elle vérifie chaque jour l'ensemble des costumes afin que rien ne «cloche» pendant



le spectacle. Les vêtements nickel, les boutons bien accrochés et surtout pas un fil qui dépasse...

Un régisseur aux premières loges

M. Gouley, qui monte aussi parfois sur les planches, occupe le poste de régisseur à l'Atelier



Photos Dan Aucante

depuis 26 ans. Avant la représentation, il vérifie que tout est en place, le coca pour simuler le café, les accessoires, les membres de l'équipe technique. Il annonce régulièrement le temps qu'il reste avant la représentation. Bien sûr, il participe aussi aux répétitions et ses grands souvenirs sont liés aux rencontres avec Jean Marais, Edwige Feuillère, Suzanne Flon, ou Michel Bouquet.

Machiniste, un métier traditionnel menacé

Il construit, monte, démonte, actionne une machinerie dont l'essentiel est constitué par de la menuiserie et de la corderie. En témoigne la richesse d'un vocabulaire hérité des charpentiers de la marine à voile : «fils» comme sur les bateaux, «charger» pour faire descendre (le rideau par exemple), «appuyer» pour le mouvement inverse... Ses principales qualités sont la maîtrise du calcul et la précision des gestes dont dépendent les mouvements des tambours, contrepoids, poulies... Il est hélas souvent remplacé par un technicien dans les petites salles... et par l'électronique dans les grandes structures.



De l'atelier aux garages...

Rapide aperçu des débuts «héroïques» des théâtres dans le 18e tout au long du XIXe siècle.

La première salle qui a vu le jour dans nos quartiers est le «théâtre de Montmartre» construit en 1822, s'installant ainsi à la campagne, au milieu des champs (car Montmartre à l'époque ne faisait pas partie de Paris). La salle, la seule construite «à l'italienne» dans notre arrondissement, fut dirigée par Seveste. Celui-ci avait obtenu le privilège d'ouvrir des salles en banlieue en remerciement des renseignements fournis par son... grand-père, fossoyeur, qui avaient permis de repérer l'emplacement des restes de Louis XVI. Cette salle est devenue l'actuel Théâtre de l'Atelier. L'obligation de laisser un espace de 60 toises entre le mur d'enceinte de Paris et le bâtiment lui a donné son orientation actuelle, tournée vers la place et non vers Paris.

On y a longtemps présenté des mélos et des vaudevilles, puis de l'opéra. Sarah Bernhardt y a donné *La dame aux camélias*. En 1914, la salle fut transformée en cinéma et était désaffectée lorsqu'en 1922, Charles Dullin y installa sa compagnie de l'Atelier, d'où son nom actuel. Il en a assuré la direction jusqu'en 1940 et y a créé, entre autres, *Volpone*, un succès retentissant souvent repris qui sauva les finances du théâtre ; celui-ci en effet prenait des risques en programmant des auteurs contemporains. Autre succès : *Antigone* de Sophocle, adaptée par Cocteau, avec des décors de Picasso, des costumes de Chanel et

une musique de Honegger. Excusez du peu !

Tout à côté, André Antoine a créé, à la fin du XIXe siècle, dans la rue qui porte son nom, le «théâtre libre» avec ses comédiens «amateurs». Cette appellation d'amateur lui permit d'échapper à la censure. Dans ce théâtre ont été montés Courteline, Ibsen, Strindberg, les Goncourt et même Zola dont Antoine, partisan d'un théâtre «réaliste», se réclamait. Il a véritablement créé la mise en scène en France en balayant les conventions de la représentation traditionnelle. Il n'hésita pas à disposer de véritables quartiers de viande bien saignante ou un authentique jet d'eau sur scène. C'est lui aussi qui, malgré les résistances des acteurs auxquels il voulait imposer une discipline stricte, les a fait jouer avec «naturel». Il fit aussi beaucoup pour développer l'éclairage électrique et l'obscurité dans la salle - une nouveauté - et instaurer de nouveaux rapports entre le public et la scène. Salle disparue dont il ne reste qu'une plaque.

Ces premiers théâtres du 18e, élevés à la barrière de Paris, apparaissent comme les premiers jalons d'un théâtre novateur qui se prolonge dans les nombreuses salles qui fonctionnent aujourd'hui. Mais les temps ont changé et les gens de théâtre se sont installés dans des lieux qu'ils ont récupérés, investis et transformés : lavoir, garage, atelier... L'évolution des salles témoigne aussi des mutations de notre époque.

Comédien : du mythe à la réalité

Tous les comédiens, à part quelques «sociétaires» (en Bourgogne, à Paris, à Marseille) ont un statut précaire : ce sont des «intermittents du spectacle» ; on peut estimer que cette expression recouvre la réalité peu enviable, parce que précaire, de 8.000 à 13.000 personnes. La plupart sont engagées sur des contrats à durée déterminée subordonnés à un travail préalable, d'essai, d'audition, si bien que rares sont ceux qui peuvent justifier des 507 heures annuelles de travail effectif pour avoir droit aux allocations de chômage. Pour plus de précision, voir le *Guide de l'intermittent du spectacle* édité par le Syndicat français des Acteurs (CGT), 21 bis rue Victor Massé, 75009 Paris.

18e

METIERS

Une imprimerie coopérative dans le 18e

IDG : quand des salariés créent leur entreprise pour sauver leurs emplois

Installée 4 bis rue d'Oran depuis cinq ans, l'imprimerie IDG, avec 17 salariés, réalise un chiffre d'affaires de 10,2 millions de francs par an. Mais ces chiffres ne constituent pas la fierté essentielle des sociétaires de cette coopérative ouvrière de production.

L'histoire d>IDG (Impression Diffusion Graphique), c'est celle d'une équipe de salariés qui ont sauvé leurs emplois, assuré par eux-mêmes la gestion de leur entreprise, modernisé leur matériel, conquis de nouveaux clients.

Elle commence en mars 1988, quand Montholon-Service, société de 45 salariés créée en 1979 par la CFDT pour fournir à ses organisations le matériel et les services dont elles ont besoin, doit fermer : la baisse du nombre d'adhérents que la CFDT a subie à cette époque-là comme les autres organisations syndicales, quelques problèmes de gestion aussi, en sont la cause. Des cinq activités de Montholon-Service, vidéo, édition, librairie, papeterie et imprimerie, seule cette dernière restait rentable, essentiellement grâce aux commandes des syndicats de la CFDT (tracts, affiches, bulletins).

L'ancien «atelier confédéral de reprographie» s'était modernisé peu à peu : passage des vieilles

machines offset, d'une assembleuse piqueuse, d'une brocheuse et plus récemment d'un poste de PAO complet avec une flasheuse. L'équipe aussi a changé : des quatorze sociétaires de 1988, il en reste huit. Six sont partis, en retraite ou pour des raisons personnelles. Car être sociétaire d'une coopérative suppose un engagement personnel : acheter des parts sociales (10 000 F à rembourser en deux ans ou plus, prélevés sur le salaire), accepter de se former (le poste «formation» représente 3 % du chiffre d'affaires), suivre la vie de l'entreprise. Dans une SCOP, il n'y a pas de rapports patron-salariés, même s'il peut y avoir des problèmes de conditions de travail et de salaires comme dans n'importe quelle entreprise.

Chez IDG, la hiérarchie des salaires est de 1 à 2, le plus bas salaire est à 5 000 F net. «La qualification s'acquiert sur le terrain», explique Jean, devenu responsable de l'approvisionnement après avoir démarré dans l'ancien atelier CFDT comme estampeur. Sur quatre jeunes de moins de 25 ans embauchés sur le poste de chauffeur-livreur, les trois premiers sont devenus conducteur offset, photographe et reprographe, le quatrième aura bientôt sa chance d'une promotion-qualification. Un ancien chômeur de longue durée conduit l'une des machines offset.

Le départ en retraite d'une des quatre femmes d>IDG, Juliette, qui en 1968 travaillait à l'adressage à la CFDT («avec les plaques en zinc», rappelle-t-elle en riant), a été fêté comme le symbole d'une victoire : elle a pu prendre sa retraite sans avoir connu le chômage.

IDG, aujourd'hui, tend à diversifier sa clientèle et à moins dépendre de la CFDT et des organismes qui lui sont liés. Elle a gagné de nouveaux clients dans tout Paris, et notamment dans le 18e : associations, commerces... La convivialité d>IDG est appréciée, la qualité aussi : le 18e du mois, qui est un de ses clients, peut sans flatterie en témoigner...

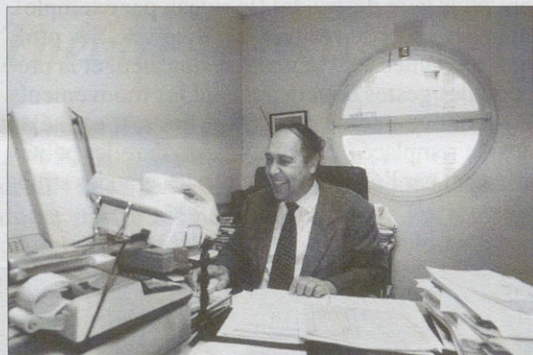
Jean-Yves Rognant

Quelques-uns des 17 salariés d>IDG.

De haut en bas : Thierry, photographe, Abder et Michel, Charles, Xavier, imprimeurs.



Photos Daniel Maunoury



Philippe, le directeur commercial

SAM à une machine offset, la Davidson, création d'un labo photo et d'un service de photo-composition. Il employait alors 22 salariés. Selon le plan de fermeture de Montholon-Service, la plupart allaient être licenciés. Quinze d'entre eux tentèrent donc l'aventure de créer une coopérative. Leur projet, appuyé par l'Union régionale des SCOP (sociétés coopératives ouvrières de production), fut accepté par l'administrateur général de la CFDT - accord dont ils avaient besoin pour pouvoir récupérer le matériel. Ils s'installèrent rue Mayran, dans le 9e. En septembre 1988, ils étaient dix-huit. En février 1990, contraints de déménager, ils s'installaient dans le 18e.

«Certaines mauvaises langues pensaient que nous ne tiendrions pas trois mois», racontent Philippe (actuel directeur commercial d>IDG et président de la SCOP), Thierry (photographe) et Jean (le plus ancien, devenu responsable de la facturation). Mais après avoir consenti des prêts et cédé le matériel et le portefeuille clients par un crédit vendeur, la CFDT s'est engagée à ne pas «laisser tomber» la jeune coopérative : pendant un an elle assura par ses commandes 90 % du chiffre d'affaires.

Sept ans après, IDG se porte bien : le matériel a été totalement renouvelé (1 million de francs d'investissements par an) avec l'achat de trois

Le Centre Carpeaux expose

Centre d'accueil thérapeutique à temps partiel, le Centre Carpeaux organise en avril ses rencontres d'art contemporain Carpeaux 18.

Cette expérience originale vise à joindre culture, santé mentale et vie de quartier. Installé au 258 rue Marcedet, le Centre Carpeaux est rattaché au Centre hospitalier spécialisé de Maison Blanche, qui le subventionne. Géré par l'Association Carpeaux, il bénéficie d'une certaine liberté de fonctionnement, et est ouvert sur le quartier à toute personne en difficulté psychologique. L'équipe soignante, les patients, des habitants et des artistes se sont regroupés autour d'activités orientées sur l'art et la création. L'animation confiée à un sculpteur, Nicolas Auxenfants, un cinéaste, Mickael Stora, et une comédienne-metteur en scène, Anne Dupuis, a débouché sur un projet d'exposition. Un comité de sélection a donné lieu à des réflexions, des échanges fructueux au sein du Centre pour choisir les candidatures. Douze artistes ont été sélectionnés. Cela a permis à chacun de rédiger une «lettre aux artistes», de perfectionner son regard, de connaître les artistes du quartier. Centre Carpeaux, 258 rue Marcedet, du 1er au 24 avril, ouvert les lundis, jeudis 10 à 12 h et 14 à 18 h, les mercredis 14 à 18 h. Tél. 42 63 38 00.

Trois jours durant, du 31 mai au 2 juin le 18e sera «tout un poème»

Du 31 mai au 2 juin, nos quartiers vivront au rythme de la poésie. Toute une équipe prépare depuis un an ce premier Festival de la poésie dans le 18e. Titre : «Le 18e, tout un poème».

Trois jours consacrés à la poésie, avec des lectures publiques, des rencontres avec les poètes invités, des spectacles, des lieux multiples, des concerts, des expositions, des films, des animations dans les écoles, des «puces» du livre et la bal(l)ade-promenade-rallye-jeu qui associera tous les quartiers, tous les habitants, voilà le générique du projet.

Regroupés autour de l'association *Les Parvis poétiques*, avec de nombreux appuis au premier rang desquels celui du 18e du mois, ceux qui ont œuvré à ce projet veulent créer un pôle poétique. Le 18e arrondissement a en effet vu passer et se côtoyer des poètes extrêmement divers : Nerval, Verlaine, Tristan Corbière, Max Jacob, Blaise Cendrars, Mac Orlan, Reverdy, Tzara, Desnos, Eluard, Prévert, Yves Bonnefoy, etc., sans oublier ceux qui ont porté la poésie dans les chansons et les cabarets : Bruant, Paul Delmet, Carco, Boris Vian, Bernard Dimey, Brassens, Caussimon...

«La poésie est capable de réunir des milliers de gens au delà de leurs différences ; elle touche bien au delà des lecteurs de poèmes, elle privilégie l'être sur l'avoir», comme le dit joliment Marc Delouze, principal organisateur de cette fête poétique. Dans un arrondissement riche d'un passé artistique prestigieux, avec hélas des frontières souvent hermétiques selon les cultures, les catégories sociales, il s'agira donc durant trois jours d'ouvrir la poésie, de donner un élan, de croiser voix, textes, images, messages.

Le programme complet des festivités figurera en détail dans notre prochain numéro. Il sera disponible dans les librairies, les bibliothèques, les centres sociaux, courant mai. Précisons-en déjà quelques points forts.

D'abord, honneur aux poètes. Trois séances de lecture auront lieu le vendredi 31 mai : les poètes du 18e. (On y rencontrera entre autres Yves Martin dont nous avons déjà parlé dans ce journal.) Samedi 1er juin, l'Amérique latine dans le 18e,



Le peintre Miss-Tic (que vous connaissez certainement pour avoir vu ses dessins au pochoirs ici et là sur les murs) a composé ce dessin pour le Festival de la poésie.

avec le grand poète chilien Luis Mizon et le poète colombien Alvaro Mutis. Dimanche 2 juin : VO/VF, les poètes étrangers lisent en français. Mais les poètes quitteront aussi les «lieux réservés» : ils iront dans les centres d'animation, au Studio 28, dans les bibliothèques, les librairies, les squares, à la Cité des artistes de la rue Orde-ner, etc.

«Tous les enfants sont des poètes», disait Jacques Brel. «Tout un poème» veut aussi associer les jeunes. Tous les établissements scolaires de l'arrondissement sont contactés pour réaliser des projets. Ainsi, l'artiste peintre Souchi mettra dix-huit de ses œuvres à la disposition d'écoles pour inspirer des textes poétiques collectifs qui seront intégrés dans ses tableaux et exposés à la mairie du 18e. Le 31 mai, les enfants et enseignants ayant participé seront reçus à la mairie avec concert et collation.

Autre initiative : dans trois classes de CM1 et CM2 du quartier de la Chapelle, Isabelle Rousseau, plasticienne, animera durant dix semaines des exercices de création poétique et visuelle (essentiellement photographique) sur les habitants

du quartier. Et encore : le jeu des «Ani-mobjets» de Jean-Loup Craipeau, écrivain, qui invite par correspondance des enfants à composer des mots bizarres, récompense à l'appui. Enfin, le Studio 28 programmera en matinée «Du cinéma dans le car-table» pour les 700 élèves des ZEP de l'arrondissement.

Ajoutons à ce riche programme des expositions : Souchi, 120 poètes d'aujourd'hui, Claude Jaubert, Miss Tic... Et des «bornes sonores», du théâtre de rue, un festival de courts-métrages au Studio 28, un programme sur Internet et d'autres surprises.

Le concours de *Télérama* et de France-Culture, un comité de patronage comprenant entre autres Seamus Heaney (poète irlandais, prix Nobel de littérature 1995), le poète français Bernard Noël, le romancier Robert Sabatier (auteur des *Allumettes suédoises* dont on a vu récemment une adaptation à la télé), Michel Bouquet, Jean-Pierre Cassel, Pierre Etaix, Marcel Bluwal, Sappho, etc., donneront à ces trois jours de poésie une dimension nationale et internationale.

Jean-Yves Sparfel

La bal(l)ade

Le samedi 1er juin, de 9 h à midi, issue de différents quartiers, une marche circulera dans le 18e. Les parcours (secrets pour l'instant), définis en fonction de leur intérêt poétique, convergeront vers un lieu central. Ce rallye donne lieu à un concours, avec jeu-questionnaire (qui sera disponible à la mairie, à la bibliothèque Clignancourt et d'autres lieux à définir).

Le bulletin de participation pour ce rallye est à réclamer dès maintenant à : Parvis poétiques, 76 rue des Martyrs, 75018 Paris. Droit d'inscription : 18 F (adulte), 10 F (moins de 18 ans).

Ce journal ne peut vivre que grâce à ses lecteurs Pour que le 18e du mois continue, soutenez-nous !

- ☐ Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des "Amis du 18e du mois" : 230 F
(130 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 500 F
(130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)

(cochez la formule que vous avez choisie)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", à l'adresse : Le 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

Une association pour restaurer la statue du chevalier de la Barre

Obtenir la restauration de la statue du chevalier de la Barre qui se trouvait autrefois sur la Butte Montmartre : c'est l'objectif que se fixe une nouvelle association qui vient de se créer dans le 18e.

Jean-François Lefebvre, chevalier de la Barre, fut en 1766 jugé à Abbeville pour avoir chanté des chansons lestes et refusé d'enlever son chapeau au passage de la procession de la Fête-Dieu. Il était accusé en outre (sans preuve d'ailleurs) d'avoir brisé un crucifix. Pour ces crimes, il fut condamné à avoir les pieds broyés, la langue arrachée et le poing coupé, puis à être brûlé vif. Lorsqu'il fut exécuté, il n'avait pas encore vingt ans. Cette affaire, qui illustrait le pouvoir exorbitant de l'Eglise catholique sur la société française d'alors, souleva une vague de protestations, notamment celle de Voltaire.

Cent quarante ans plus tard, le 3 septembre 1905, une statue du chevalier de la Barre fut installée face à la basilique du Sacré-Cœur, et inaugurée par Georges Clémenceau, ancien maire du 18e.

Cet emplacement n'avait pas été choisi par hasard. La basilique du Sacré-Cœur avait, pour les Parisiens d'alors, une signification politique précise : sa construction avait été décidée en «expiation» des péchés de la France (expression visant pour la plupart de ses promoteurs le «déclin moral» consécutif à la Révolution française) par un comité où étaient représentés les milieux catholiques et royalistes les plus réactionnaires, qui rêvaient de restaurer le pouvoir de la religion sur l'Etat français. Le choix du point le plus haut de Paris pour ériger la basilique symbolisait cette volonté.

En 1905, les aménagements intérieurs du Sacré-Cœur n'étaient pas achevés. La décision prise cette année-là par le conseil municipal de Paris de dresser, juste devant la basilique, une statue du chevalier de la Barre, martyr de l'intolérance, était évidemment une manifestation pour la laïcité de l'Etat.

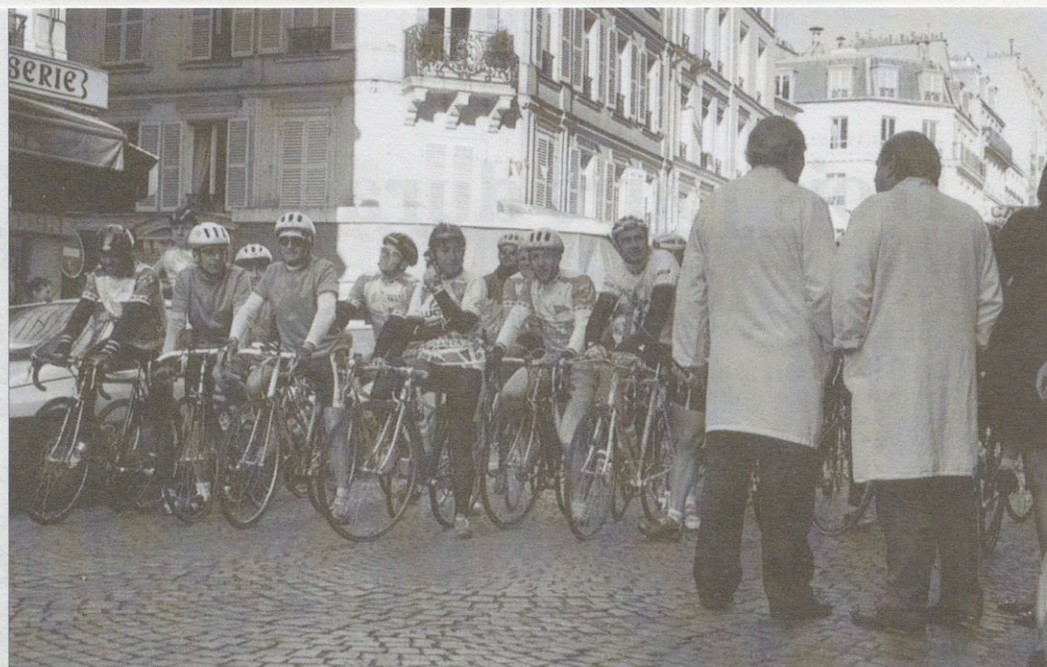
La statue du chevalier de la Barre, déplacée en 1928 dans un lieu plus discret, le square Nadar (toujours dans le 18e), disparut durant l'occupation, fondue par les Allemands pour en faire des canons.

L'association qui vient de se créer veut engager une campagne pour la restauration de cette statue. Ses créateurs estiment que l'intolérance religieuse n'est pas morte dans le monde d'aujourd'hui ; pour ne prendre qu'un exemple, le cas Salman Rushdie le prouve. «Nous ne cherchons pas à obtenir la reconstitution de la statue à l'identique, indique un des responsables de l'association, car elle était d'un style désormais largement dépassé, pour tout dire un tantinet sulpicien.» En revanche, ils déclarent tenir fermement à l'emplacement.

● Association «Les Amis du Chevalier de la Barre», 140 rue des Poissonniers, 75018 Paris.



La statue représentait le chevalier de la Barre sur son bûcher.



Isabelle Goux

C'était l'an dernier, la course cycliste de la rue Lepic : 35 fois le circuit de 1,2 Km.

18e
SPORTS

Rue Lepic, quand la p'tite Reine est reine d'un jour...

La fête des rues Lepic et Abbesses, organisée par l'Association des commerçants, se termine chaque année par la course cycliste (cette année le 31 mars). C'est une des deux épreuves cyclistes du 18e, avec celle du tour de Montmartre en septembre. Rencontre avec ses promoteurs, amoureux de la p'tite Reine.

«Depuis la fin de la dernière guerre, plus aucune course cycliste n'était organisée dans l'arrondissement», explique Michel Catherine dans son café *Le Sarment*. C'est sur la base de ce constat qu'il a créé avec M. Langlois, responsable de l'Association des commerçants des rues Lepic-Abbesses, une course qui parcourt cette année le quartier pour la sixième fois. «On limite le nombre de participants à une cinquantaine, explique-t-il, en raison de l'étroitesse des rues et de la faible longueur du circuit (1,2 km parcouru 35 fois). De toute façon, c'est une course de quartier qui vise avant tout l'animation».

Le club sportif organisateur de la course, l'Entente Sportive du 18e, a été rejoint l'an dernier par Eric Vliegen. Celui-ci, travaillant au dépôt Belliard de la RATP, avait constitué, avec une demi-douzaine de collègues, une petite équipe cycliste. D'où l'idée d'organiser une petite compétition sportive. Lui, son dada, en dehors de la p'tite Reine, c'est le Montmartrobus pour lequel il assure un rôle de coordination. «J'avais envie que la course se rapproche le plus possible du circuit de cette ligne. C'est un bon moyen de promotion pour celle-ci». Cet objectif a séduit la RATP qui a apporté son concours à l'organisation de la première course autour de Montmartre, en septembre dernier.

Mais pour mettre au point cette course, il a fallu se démermer. Eric ne compte pas les démarches réalisées. Des autorisations à la pelle auprès de la mairie, du commissariat, de la préfecture. Des sponsors à solliciter. Des détails matériels (dossards, commissaires de course) à régler. «Heureusement, j'ai rencontré Michel Catherine qui a été pour 50 % dans la réussite de la course.» Ce qui les fait s'agiter ainsi, c'est d'abord le plaisir de faire vivre une vraie fête populaire. Sans oublier celui de pédaler au milieu de ce décor «de carte postale».

Les pédaleurs du dépôt Belliard ont donc rejoint l'Entente Sportive du 18e, seul club dans notre arrondissement comptant une section cycliste (à côté de deux autres : tennis, pétanque). «Avec 38 coureurs inscrits, c'est un effectif assez important pour un club parisien, explique Michel, membre du bureau. Le problème, c'est que nous n'avons ni cadets, ni juniors». La relève n'est donc pas à coup sûr assurée, en partie à cause d'un manque d'informations. «Beaucoup de personne ignorent qu'il existe des clubs cyclistes dans la capitale.» Michel s'en étonne d'autant plus qu'il vient de la Seine-Saint-Denis où il a remporté de nombreux trophées, et où le vélo n'est pas aussi marginalisé. Il faut dire que les conditions de circulation à Paris ne favorisent guère la pratique des deux-roues.

Même si l'objectif est avant tout la pratique sportive pour le plaisir et pour la forme, les compétitions ne sont pas oubliées. Dès le printemps, les cyclistes de l'ES18 participent à différentes courses franciliennes. Histoire de bien se préparer pour le championnat de Paris et celui d'Ile-de-France (en juin) en espérant décrocher une place pour la compétition nationale.

Michel et Eric, de leur côté, ont d'autres projets en tête. Pourquoi pas dans le 18e une nouvelle course, plus roulante cette fois ? Ils ont bien un itinéraire en vue mais pour l'instant, motus !... En attendant, ils sont concentrés sur la réussite de la seconde édition de la course autour de Montmartre, qui aura probablement lieu le 22 septembre.

Noël Bouttier

Contact : Entente sportive du 18e - 4, rue Boucry. Tél. : 40 38 34 35. Le QG des cyclistes se trouve au café *Le Sarment* au 62, rue du Mont-Cenis (ça ne s'invente pas, juste en face d'un marchand de cycles !)

De l'exécution des généraux à l'expulsion de Clémenceau de sa mairie

Les dix jours qui précédèrent la proclamation de la Commune

(suite du numéro précédent)

Dans la nuit du 17 au 18 mars 1871, le gouvernement de Thiers a envoyé l'armée à l'assaut de Montmartre et de Belleville. Objectif : s'emparer des canons que la Garde nationale parisienne y a parqués, désarmer les gardes nationaux, arrêter un certain nombre de personnes dont la liste a été établie à l'avance. (Voir dans notre précédent numéro le début de ce récit.)

A 8 heures du matin, à Montmartre, l'armée semble maîtresse de la situation. Elle détient les canons. Les postes de gardes nationaux du Moulin de la Galette et de la rue des Rosiers (l'actuelle

compagnie de gendarmes. L'officier qui les commande hésite : fera-t-il tirer ? Mais il voit face à lui soldats et gardes nationaux mêlés et, derrière, une foule immense. Il ordonne à ses hommes de baisser leurs armes. Des cris « A mort ! » fusent dans la foule, mais Pigerre ordonne qu'on laisse partir les gendarmes sans les molester, après les avoir seulement désarmés. Le général Lecomte, fait prisonnier avec quatre de ses officiers, est conduit au campement des gardes nationaux installé rue de Clignancourt, dans les jardins du bal du Château-Rouge.

L'armée tentera une contre-attaque à partir du

L'Assemblée élue en février dans toute la France, et où les royalistes détiennent une écrasante majorité, vient de quitter Bordeaux où elle s'était réunie d'abord, pour s'installer à Versailles. Thiers, soutenu à la fois par la droite royaliste et par les leaders républicains « bourgeois » Jules Ferry, Jules Favre, Jules Simon, a été nommé chef du gouvernement avec une double mission : négocier le traité de paix définitif avec les Allemands, et rétablir l'ordre à Paris. Mais la population parisienne, républicaine en majorité et, dans les quartiers ouvriers, travaillée par les idées révolutionnaires, est armée.

Aucun acte de violence n'est à noter, mais les gardes nationaux n'entendent pas se laisser reprendre leurs fusils et leurs canons. Le Montmartrois Jean-Baptiste Clément, chansonnier et journaliste, écrivait le 11 mars dans *Le Cri du peuple*, le journal de Jules Vallès : « Les bruits d'insurrection dans Paris priment fort à Bordeaux (siège provisoire de l'Assemblée) où l'on espère que les émeutes - imaginaires - de notre pacifique garde nationale seront réprimées. Et que le désarmement s'opérera facilement. Tout est là en effet ! Le désarmement ? Essayez donc un peu, Messieurs, pour voir ! » Le lendemain, il est vrai, ce journal a été fermé par la police du gouvernement. (Il reparaitra sous la Commune.)

C'est dans ce contexte que se déroulent les événements du 18 mars.

«Vous êtes le général Clément Thomas !»

Mais, ce 18 mars, le Comité central de la Garde nationale est pris au dépourvu. Cet organisme, élu par les gardes nationaux des divers quartiers, et qui exerce depuis quelques semaines à Paris une sorte de « double pouvoir », concurrent du gouvernement, s'est réuni le 17 mars au soir, comme il le fait chaque jour, puis ses membres sont rentrés tranquillement dormir chez eux vers 2 h du matin. La plupart n'apprendront les événements de Montmartre et de Belleville qu'entre 10 h et 11 h, et ils ne commenceront à donner des ordres envoyant des renforts sur la Butte que vers midi. Preuve que l'insurrection n'était nullement préméditée.

A Montmartre, les événements se précipitent.

Vers 13 h, au Château-Rouge, arrive un message, signé on ne sait pas par qui, ordonnant qu'on ramène les prisonniers au poste de la Garde nationale de la rue des Rosiers, en haut de la Butte. Ce qui est fait, sous les huées des gens massés au long des rues.

Vers 16 h, boulevard de Clichy, se produit un incident aux énormes conséquences. Les badauds, nombreux, commentent les événements du matin ; un groupe s'est formé autour d'un dessinateur amateur qui fait des croquis d'une des baraques foraines du boulevard. Parmi ces gens, un homme de haute taille, à barbe blanche, coiffé d'un haut-de-forme. Un autre homme, un vieil ouvrier, l'examine attentivement et soudain le désigne du doigt : « Vous êtes le général Clément Thomas ! » Clément Thomas, ce nom est très connu. Il a



rue du Chevalier de la Barre) sont pris. Mais une foule, hommes, femmes, enfants, s'assemble autour du corps du garde national Turpin, mortellement blessé par un coup de feu. Le général Lecomte ordonne aux troupes de tirer si les civils s'approchent à moins de trente pas. Il n'est pas obéi. Malgré l'opposition du général, Turpin est évacué. Les minutes passent, la tension monte.

Et voilà qu'arrive une colonne de gardes nationaux, conduits par un de leurs officiers, un ouvrier nommé Pigerre. Celui-ci, dès qu'il a appris la situation, a couru réveiller ses hommes chez eux. Ils sont environ 300, partis de la rue Doudeauville. Rue Lepic, ils se heurtent à des soldats de ligne qui, chargés de redescendre les canons en bas de la Butte, sont bloqués là par la foule amassée. L'arrivée des gardes nationaux galvanise les habitants, des femmes se précipitent sur les chevaux, coupent les harnais. Les chevaux s'enfuient. On applaudit, on crie, on rit. Les soldats, isolés au milieu de la foule, d'abord effrayés, se voient offrir des bidons de vin, et bientôt fraternisent.

Tout ce monde remonte vers le sommet de la Butte. Là, autour du général Lecomte, se tient une

Le général Lecomte, fait prisonnier, sera conduit dans les jardins du bal du Château Rouge (numéros 42 à 54 actuels de la rue de Clignancourt).

grêle de légumes. Et à Belleville, l'armée, bloquée là aussi par la foule, n'a pas pu non plus redescendre les canons ; les soldats se sont repliés sur la mairie du 20^e, puis vers la rive gauche.

«Essayez donc un peu, pour voir !»

C'est ainsi que commence l'insurrection de la Commune. A ce moment, les troupes prussiennes, qui deux mois auparavant ont forcé l'armée française à capituler, campent autour de Paris.

quatre mois auparavant, pendant le siège de Paris, commandé la Garde nationale et s'est rendu impopulaire par son autoritarisme. Surtout, on se souvient que vingt-trois ans auparavant, lors des émeutes ouvrières de juin 1848, il avait mené une répression féroce, massacrant des centaines de personnes. Aussi, le 18 mars 1871, à Montmartre, il a beau dire qu'il vient de démissionner de l'armée, il est traîné jusqu'à la rue des Rosiers. Là, dès que les portes sont ouvertes pour le laisser entrer avec ceux qui l'amènent, la foule se précipite à l'intérieur.

L'ambiance devient houleuse, jusqu'à ce que, vers 17 h, les deux généraux soient, l'un après l'autre, amenés dans la cour et tués à coups de fusil, malgré l'intervention du chef de poste de la Garde nationale, Kardanski, qui tente de les sauver mais manque lui-même d'être écharpé. L'irréparable a été accompli.

Thiers ordonne à l'armée de quitter Paris

Pendant ce temps, que fait le gouvernement ? Réuni au ministère de la Guerre, il apprend une à une les mauvaises nouvelles. Dans presque tous les arrondissements, les gardes nationaux se sont mobilisés, occupent des bâtiments publics, des usines. L'armée est partout en pleine débâcle. Thiers n'hésite pas longtemps. Il commande une voiture et des chevaux pour s'enfuir à Versailles, où ses ministres le rejoindront dans la soirée. Et il fait donner l'ordre à l'armée de quitter Paris. Dès ce moment, il a choisi l'épreuve de force. Il ne négociera pas. Il abandonne Paris à l'insurrection - provisoirement. Il se donne quelques semaines pour réorganiser ses troupes et en faire venir de nouvelles.

Jules Ferry, maire de Paris (nommé par le gouvernement et non élu) a dû fuir l'Hôtel de Ville, où s'installe le Comité central de la Garde nationale qui détient désormais la totalité du pouvoir. Que faire ? Les discussions se déroulent dans une certaine confusion. Les représentants des gardes nationaux de Montmartre proposent de marcher sur Versailles. La majorité refuse : peur, souci de conserver un minimum de légalité, refus de la guerre civile... Finalement, on décide d'appeler les Parisiens à élire, le 22 mars, une assemblée municipale qui donnera à la Commune de Paris une direction démocratique indiscutable.

«On ne discute pas avec des assassins !»

En attendant, on s'organise pour remplacer les administrations qui dès le 19 mars se replient elles aussi à Versailles. Il faut s'occuper des finances, du ravitaillement, des services publics, de la défense, et en même temps négocier de tous côtés. Avec les bataillons de gardes nationaux des quartiers «bourgeois», qui ont installé une sorte de quartier général à la Bourse. Et surtout avec les maires d'arrondissements qui, eux, (contrairement à Jules Ferry) sont élus, et, dont on ne peut contester qu'ils détiennent une légitimité.



Georges Clémenceau

Parmi eux se met particulièrement en valeur le jeune maire du 18e, Georges Clémenceau, républicain «radical», opposé à Thiers, mais tout autant à un pouvoir insurrectionnel. Le 19 mars au soir, une délégation de maires, maires-adjoints et députés de gauche se présente devant le Comité central de la Garde nationale à l'Hôtel de Ville. Puis des délégués du Comité central vont rencontrer les maires, réunis au 2e arrondissement.

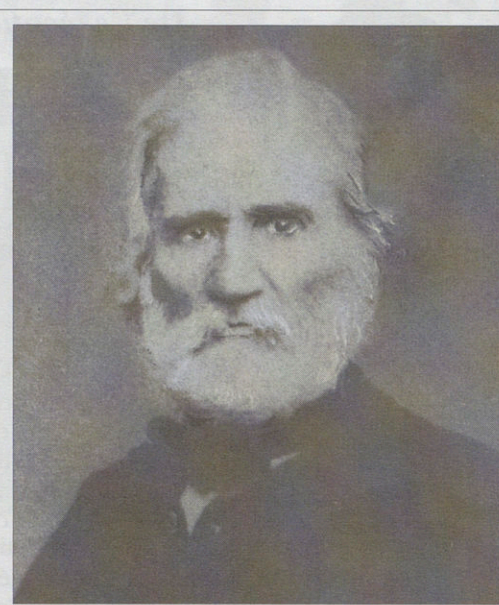
Du côté du Comité central, les avis sont partagés. Une aile dure, formée notamment des blanquistes, refuse tout compromis et déclare clairement qu'elle vise la prise du pouvoir et la révolution sociale. Mais d'autres, derrière notamment l'internationaliste Varlin, présentent des revendications décentralisatrices, et surtout réclament l'élection d'un vrai pouvoir communal à Paris. Clémenceau s'engage à présenter ces revendications à l'Assemblée. En vain. A la tribune de Versailles, Jules Favre, au nom du gouvernement Thiers, répond par un définitif : «On ne discute pas avec des assassins !»

Finalement cette tentative s'embourbe. L'autorité des maires d'arrondissement cesse d'être reconnue. Le 22 mars à midi, un groupe de gardes nationaux envahit la mairie du 18e, leur chef somme Clémenceau de lui laisser la place. Clémenceau demande aux gardes de la mairie d'expulser les envahisseurs. Ils refusent. Clémenceau est arrêté avec ses deux adjoints, libéré quelques minutes plus tard mais contraint d'abandonner la mairie. Il fera apposer sur les murs du 18e une affiche de protestation - contresignée par ses adjoints Jaclard et Lafond, anciens blanquistes, mais qui durant toute cette période se sont rangés sans hésiter du côté des maires élus...

Une ambiance d'euphorie

Malgré l'incertitude politique, il règne dans Paris ces jours-là une atmosphère presque euphorique. Les manifestations populaires se multiplient dans les rues. Partout les gens discutent, on fraternise, on élabore des théories pour un avenir radieux. Tout paraît possible.

Cependant déjà des petits chefs tentent de s'affirmer par la force. C'est ainsi qu'un certain Gasnier, s'auto-proclamant «général de brigade commandant de place du 18e arrondissement» adresse le 21 mars au Comité central un rapport où il dit : «Rien de nouveau. J'ai reçu les rapports des chefs de poste. La nuit a été calme et sans incident. A 10 h 15, deux sergents de ville, déguisés en bourgeois, sont amenés par des francs-tireurs et fusillés immédiatement. A midi 20, un gardien



Auguste Blanqui, surnommé «le Vieux» ou «l'Enfermé» parce que cet éternel conspirateur passa en prison près de trente ans de sa vie, a été élu en tête de tous les candidats dans le 18e (bien qu'il n'y ait pas habité). Les blanquistes, partisans de la dictature d'une avant-garde révolutionnaire, étaient en effet très influents dans cet arrondissement. Mais Blanqui ne pourra pas siéger à la Commune. Condamné à mort par contumace le 10 mars par un conseil de guerre pour sa participation à une émeute en octobre précédent, menacé d'arrestation par la police de Thiers, il a dû s'enfuir de Paris. Le 17 mars, il a été arrêté dans le Lot et restera en prison jusqu'en 1877.

de la paix accusé d'avoir tiré un coup de fusil est fusillé. A 7 heures, un gendarme amené par les gardes du 28e bataillon est fusillé.»

L'élection a lieu le 26 mars. Il y a environ 230.000 votants sur 485.000 inscrits (à peu près autant que pour l'élection des maires d'arrondissement quelques mois plus tôt). Dans le 18e arrondissement, Blanqui arrive très largement en tête. Theisz, Dereure (tous deux internationalistes), Jean-Baptiste Clément, Théophile Ferré (blanquiste), Vermorel, P. Grousset sont également élus.

Le 28 mars, sur la place de l'Hôtel de Ville, dans une extraordinaire atmosphère de fête, la Commune est proclamée. Elle tiendra deux mois. Le 21 mai, les troupes versaillaises entreront dans Paris ; il y aura 30.000 morts.

Noël Monier

Que deviendront-ils ?

- **Théophile Ferré** sera un des principaux dirigeants de la Commune, délégué à la police. Après l'écrasement de la Commune durant la «semaine sanglante», il sera condamné à mort et fusillé.
- **Jean-Baptiste Clément**, l'auteur du Temps des cerises, sera maire du 18e durant les deux mois de la Commune. Après l'écrasement, il se cache durant trois semaines. Condamné à mort par contumace, il gagne clandestinement Londres où il vivra en exil jusqu'à l'amnistie de 1883. Il reprendra alors en France sa carrière d'auteur de chansons, tout en militant activement avec les socialistes. Il sera candidat dans le 18e, aux Grandes Carrières, puis dans les Ardennes, mais ne sera pas élu.
- **Louise Michel** sera une des principales animatrices des groupes de femmes de la Commune. Condamnée à la déportation à vie au bagne de Nouvelle-Calédonie, elle rentrera en France après l'amnistie, s'installera à Levallois et deviendra une des grandes figures du mouvement anarchiste.
- **Georges Clémenceau** poursuivra une très brillante carrière politique. Il dirigera le gouvernement en 1906 (et, devant faire face à une grande vague de grèves, enverra l'armée contre les grévistes et fera arrêter les dirigeants syndicalistes anarchistes). Il reviendra à nouveau au pouvoir durant le grand massacre de la guerre de 14-18. Partisan de la lutte à outrance, surnommé «le Tigre», il sera après la victoire un des artisans du catastrophique traité de Versailles.

Mon 18e, par Julio Ribera, dessinateur de BD

Des champignons dans les jardins de Montmartre

Julio Ribera est auteur de bandes dessinées (dessinateur et parfois scénariste). Catalan, né en 1927 à Barcelone, «exilé culturel» depuis 1954 en France, il a beaucoup travaillé pour la presse : les journaux pour enfants puis France-Soir (*Le capitaine Tempête* et tant et tant d'*Amours célèbres* et de *Crimes* qui ne paient pas). Dessinateur prolifique (trois albums par an !) il a réalisé également - avec son complice Christian Godart au scénario - les *Chroniques du temps de la vallée des ghlomes* (dur dur de dessiner des ghlomettes courtes sur pattes, rondouillardes mais pourtant jolies), *Le grand scandale*, rocambolesque série policière made in USA et surtout *Le vagabond des limbes*, commencé en 1975 et dont le vingt-cinquième épisode vient de sortir : aventures d'Axe Munshine, le beau ténébreux, et de Muskie, jeune garçon qui s'avère être petite fille, jeune fille, femme... Julio, l'Espagnol, vit depuis 1988 à Montmartre, rue du Mont Cenis, avec Anne-Marie la Savoyarde, sa femme. Deux histoires d'amour en parallèle.

«Je suis né dans une famille modeste, de parents beaux comme des dieux qui m'ont appris le goût des bonnes choses de la vie. Une petite maison au nord de Barcelone, la mer bleue, les forêts de pins, des parents merveilleux... puis, vlan, la guerre civile et Franco. Mon père s'est battu avec les républicains et il a perdu son emploi. J'avais 12 ans, je me suis mis à travailler. J'ai publié mes premiers dessins à 16 ans.

Parallèlement, à la fin de la guerre, j'ai monté avec des copains un quartette de jazz, le pianiste c'était Tete Montoliu, moi j'étais batteur. On écoutait Duke Ellington, Charlie Parker, Dizzie Gillespie à la radio des forces US et puis le lendemain, on jouait pour la radio de Barcelone. Un moment, j'ai dû choisir : jazz ou BD, j'ai choisi la BD et j'ai complètement arrêté la batterie. Ce n'est pas comme le vélo, on oublie ; si je m'y remettais, je serais lamentable !

Quand les bénédictines jouent à la balle au prisonnier

Et puis, j'ai eu envie d'air pur. J'ai quitté l'Espagne pour Paris et j'en suis tombé amoureux, pire que d'une femme... pardon Anne-Marie à qui j'ai quand même offert Montmartre, la seule montagne de Paris, et la rue du Mont Cenis, à toi qui viens de la Maurienne !

D'abord j'habitais la banlieue sud mais j'avais un atelier du côté de la place Clichy - je l'ai toujours - et deux heures de transport en commun par jour, ce n'était plus possible. Par miracle, par un copain, en 1988, j'ai trouvé cet appartement.

Côté salle à manger, il donne sur la rue et je plonge chez Jean-François Balmer, en face, qui tourne autour de sa table quand il répète ses rôles. Côté cuisine, on voit le jardin des bénédictines. Deux ou trois fois par an, elles ont récréé, elles jouent à la balle au prisonnier comme des petites folles, innocentes comme si elles avaient 5 ans, c'est émouvant !

Les acacias du Lapin Agile

Tous les soirs à 18 heures, je quitte mon atelier de la place Clichy et je rentre chez moi à pied, c'est mon plaisir quotidien. Quand j'atteins le square Pecqueur et la rue Saint Vincent, le bruit de Paris disparaît, on entend les enfants jouer, les merles chanter. Je passe devant les jardins, la vigne, je vois les raisins pousser.



Devant le Lapin Agile, il y a des acacias, en fleurs en mai, et ma femme pique de temps en temps quelques fleurs pour me faire des beignets d'acacia.

Nous mangeons aussi les fruits du mûrier, les arbrouses du jardin sauvage Saint Vincent mais en toute légalité, c'est le gardien qui nous en donne parfois. Et un jour, nous n'en croyions pas nos yeux : il y avait des mousserons plein la pelouse du jardin Willette. On a cueilli les champignons, on les a montrés au pharmacien, ils étaient bons nous a-t-il dit, mais nous n'avons pas osé les manger... La prochaine fois, on les lavera bien et on les mangera... s'il y a une prochaine fois !

Quand un Africain découvre le verglas

Je marche dans Montmartre mon village, je fais des rencontres : un jour d'hiver, un black accroché aux grilles de la vigne, terrorisé, tétanisé. Il découvrait le verglas pour la première fois, le malheureux. Je l'ai aidé à remonter la rue. Une autre fois, c'est moi qui suis tombé, des touristes me relèvent, un peu étourdi, je leur dit «*montes gracies*», en catalan. Ils me répondent de même sans s'étonner et ils repartent, disant entre eux, toujours en catalan : «*Ça doit être un de ces artistes de Montmartre*». Ils ne s'étaient même pas rendu compte ! Faut dire qu'avec ma chapka, je ressemble à tout sauf à un Espagnol.

Faire salon dans l'autobus

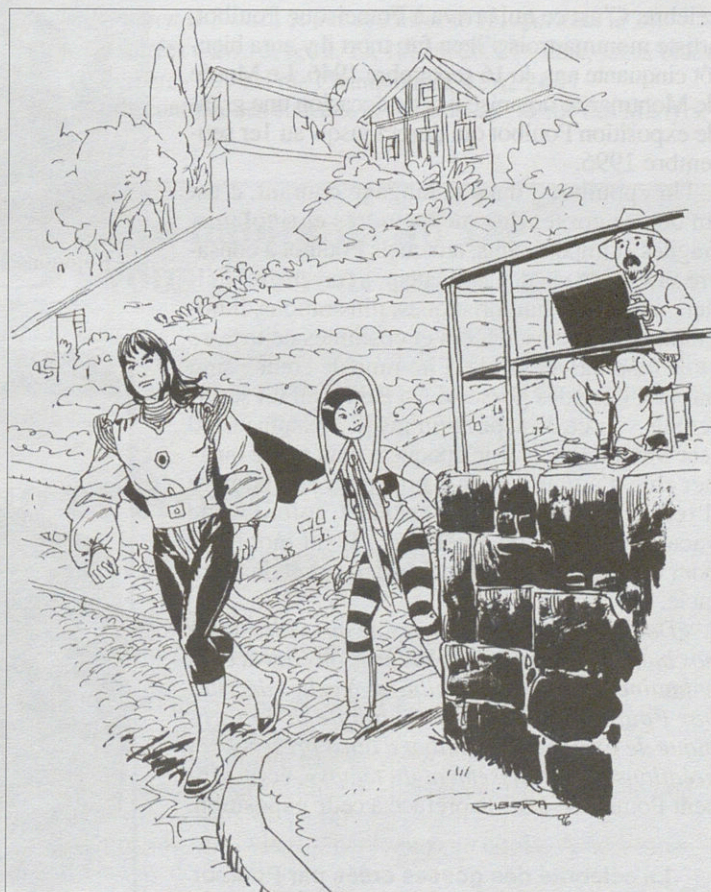
Une autre fois encore, je renseigne un prof et ses élèves, touristes de mon pays perdus sur la Butte, et tout ça en espagnol et eux non plus, n'ont pas eu l'air de trouver ça drôle ! Il y a cependant une rencontre que je n'ai pas faite : en haut de la rue Lepic, il y a un peintre dans son atelier, il est catalan, il s'appelle Guix (craie en catalan), eh bien je n'ai encore jamais osé lui parler.

À midi, je rentre déjeuner à la maison et je prends le bus, le 64, le Montmartrobus. Il est génial, un bus où l'on se connaît tous, où on fait salon. Les chauffeurs sont merveilleux, ils conduisent comme des dieux et ils sont si patients parce

qu'il faut dire : dans le bus, il y a des pépés, des mémés adorables mais d'autres... agressifs comme c'est pas permis ! Mais il n'y a pas que Montmartre : Anne-Marie et moi, nous sommes des acharnés du marché Dejean : les légumes secs, les graines, les fruits, les têtes de mouton grillées - un régal -, des confitures guadeloupéennes, des christophines... le marché, la rue des Poissonniers, c'est mieux qu'un sapin de Noël, c'est cadeau, c'est un voyage en Afrique à deux pas de chez nous.

Parisien de coeur, je ne suis pas français encore... On dit qu'il faut trois générations pour le devenir tout à fait, mais j'ai quand même un côté bien français : Anne-Marie. Quand elle m'a accueilli, c'était en 1980, je me suis senti intégré, j'avais fait un pas vers une cohabitation heureuse avec les gens de ce pays. Maintenant, on ne se sépare plus, je n'accepte pas d'aller aux festivals de BD si elle ne peut pas m'accompagner.»

Recueilli par Marie-Pierre Larrivé



Pour le 18e du mois, Ribera a dessiné ses personnages Axle et Muskie devant la vigne de la rue des Saules. Mais il y manque le grillage : Ribera n'aime pas les grillages.



Au Musée de Montmartre Poulbot cinquante ans après

Ce n'est pas donné à tout le monde de voir, de son vivant, son nom transformé en nom commun, tant son œuvre est devenue célèbre. C'est ce qui arriva à Francisque Poulbot, artiste montmartrois s'il en fut, mort il y aura bientôt cinquante ans, le 16 septembre 1946. Le Musée de Montmartre organise à cette occasion une grande exposition Poulbot qui durera jusqu'au 1er septembre 1996.

Un «poulbot», dans le langage courant, c'est un de ces gosses des rues, tendres et rigolards, fragiles et impertinents, auxquels Poulbot a consacré sa vie : sa vie de dessinateur, à travers des milliers de croquis humoristiques, illustrations, lithographies, affiches, décors et costumes de théâtre et de cinéma - et sa vie d'homme de cœur : ému par la misère des gosses de la Butte qui lui servirent de source d'inspiration jusqu'aux années 30 (car Montmartre à cette époque n'était pas le quartier chic d'aujourd'hui), il créa pour eux nombre d'œuvres sociales, dispensaire, colonies de vacances, arbres de Noël, etc... Il sut mobiliser pour eux les plus grands noms des arts et du spectacle.

«Dans les quartiers pauvres de nos villes, dans nos banlieues troublées, nous croisons des scènes enfantines exactement similaires à celles décrites par Poulbot... L'efficace simplicité de la technique de Francisque Poulbot a ainsi préservé ses créations du vieillissement du temps», écrit Vincent Pomarède dans la préface à cette exposition.

La célébrité des gosses créés par Poulbot ne doit pas faire oublier qu'il fut aussi un très grand illustrateur, comme en témoigne cette couverture réalisée en 1911 pour un feuilleton d'Aristide Bruant.



18^e
LIVRES

«Rouge est ma couleur», un polar noir made in Barbès

Un deal de blanche qui tourne au rouge sang, des flics et des camés (des flics camés aussi), d'anciens junkies repentis, des musicos déjantés : Marc Villard, dans *Rouge est ma couleur*, a écrit un polar noir made in Barbès.

Ça commence rue Myrha, ça continue à Château-Rouge, du côté des rues Doudeauville et Stephenson, ça se promène au long du boulevard Barbès et passe jusqu'à la porte de Clignancourt mais cela raconte surtout le destin tragique de David Nolane, ancien soixante-huitard reconverti flic à la section stupés du 18^e, et de sa fille Zoé, camée en déroute mais drummeuse d'acid-jazz de génie. Ce court roman - moins de cent pages - est suivi d'une série de nouvelles tout aussi noires, hystériques ou désolées, où «héros» et héroïnes craquent pour le crack quitte à se faire bouillir la cervelle, avec cependant la musique qui n'adoucit pas les mœurs mais fait supporter la vie. Graphiste, musicien, scénariste (notamment du film *Neige* de Juliet Berto) Marc Villard, 48 ans, écrit aussi depuis dix ans des polars (*La Dame est une trainée*, *Démon ordinaires*, *La Vie d'artiste*...) avec une prédilection pour les paumés et les losers. *Rouge est ma couleur* reste dans l'ambiance.

Marie-Pierre Larrivé

(Editions Rivages/noir)

Attention arnaque

Courant février est apparu chez plusieurs libraires de la Butte un dépliant annonçant la parution d'un ouvrage intitulé *Montmartre et son histoire*.

Agrémenté de reproductions de gravures anciennes, ce document, imprimé par les Editions du Bastion sur papier ivoire, indiquait que le livre regrouperait «un ensemble d'écrits historiques publiés au siècle dernier» et que cette réédition ferait «l'objet de soins particulièrement attentifs tant en ce qui concerne l'impression que la présentation». Il était également affirmé que la diffusion serait restreinte et les exemplaires numérotés (sans toutefois préciser jusqu'à combien).

Et bien sûr, il fallait se dépêcher de le commander à son libraire avant sa sortie le 10 mars pour la modique somme de 199 francs (plus éventuellement 30 francs de port).

Arrivé dans les kiosques à la date prévue, *Montmartre et son histoire* se révèle n'être qu'une reproduction mal réalisée de textes sans intérêt. Certaines gravures sont tellement agrandies qu'on voit la trame. Et le tout tient dans 90 pages seulement.

Juridiquement, c'est inattaquable : le produit répond, au moins formellement, à la publicité qui l'annonçait. Mais si l'on songe au rapport qualité-prix, c'est moralement une sorte d'arnaque. Les Editions du Bastion, qui s'affirment spécialisées «dans la réimpression d'ouvrages anciens régionaux», n'en sont apparemment pas à leur coup d'essai.

Sylvain Garel

par Chantal Juan, Rose Pynson, Michèle Stein, René Molino

Au Tremplin-Théâtre**Le Tartuffe paradoxal**

d'après le *Paradoxe du comédien* de Diderot et *Tartuffe* de Molière, par le Théâtre du Confluent, adaptation et mise en scène de Gérard Thirioux.



C'est un moment plein de rebondissements : un comédien déclarant sa flamme à la partenaire de sa vie plutôt qu'à la femme de son texte, une Elmire frétilant devant les démonstrations «tartuffesques» de son metteur en scène, un metteur en scène éteignant l'enthousiasme de ses comédiens par une «Lumière» trop intense, une assistante «éclairant» comme son boss, et cette costumière qui voudrait tant connaître la suite du film... Un spectacle plein d'humour et de nuances servi avec beaucoup d'énergie, un «jeu dans le jeu», pour un propos sur la «distance» du comédien telle que la voyait Diderot. **C. J.**

☐ Jusqu'au 15 avril, 39 rue des Trois Frères, tél. 42 54 91 00.

Au Dix-Huit Théâtre**Les Heures blêmes**

d'après Dorothy Parker, mise en scène de Jean-Luc Revol.

Cette adaptation de nouvelles de Dorothy Parker par Jean-Luc Revol est fidèle à la cynique œuvre de l'écrivain américain. Quatre femmes, Lily Wynton, actrice égocentrique, Halie Noyes, artiste peintre et lesbienne, Edith Murdock, mariée et idiote, et Mimi Hollister, de condition modeste et envieuse, se rencontrent lors des fêtes de fin d'année et laissent libre cours à leurs angoisses mesquines. Dans cette description de la bêtise humaine sous couvert de mondanité, on retrouve les thèmes chers à Dorothy Parker : alcoolisme, suicide, avortement, impossibilité de communiquer, difficulté des rapports hommes-femmes. Deux portraits d'hommes, vains et stupides, s'ajoutent à ce tableau peint en traits vigoureux d'une encre absolument noire. On peut regretter une demi-heure de trop et un jeu d'acteurs un peu inégal. **M. S.**

☐ Jusqu'au 21 avril, 16 rue Georgette Agutte, tél. 42 26 47 47.

L'Espace Acteur**Vous descendrez à la prochaine**

de Josette Boulva et Marie Gatard, par la Compagnie Provisoire, mise en scène de Betty Berr.

C'est un fait-divers authentique : à la station Père Lachaise, une jeune femme en robe verte, seule dans une voiture de métro, est assassinée. C'est un jour de printemps de 1937. 1937, c'est après 1936 : l'année de tous les espoirs... et avant 1938 : l'année des cataclysmes. Sur des airs de bal musette, de chansons de rue, les trois protagonistes, trois figures populaires, vont et viennent. La grande Fête de l'Expo se prépare en musique sous les derniers lampions. De sombres années aussi. **R. P.**

☐ Jusqu'au 12 mai, 14 bis rue Sainte Isaure, tél. 42 62 35 00.

Au Montmartre-Galabru**La Poulopade**

comédie montmartroise avec chansons de Fabrice Beucher.

Histoire de deux petits truands de Montmartre qui projettent d'enlever le marmot d'une nouvelle riche et ancienne poule pour récolter du blé. Le tout dans la langue verte de Paname, rythmé par des chansons originales (java, tango, valse musette) de Fabrice Beucher accompagnées à l'accordéon par Jean-Jacques Boulet. C'est drôle, vivant et bon enfant. **M. S.**

☐ Jusqu'au 11 mai, 4 rue de l'Armée d'Orient, tél. 42 23 15 85.

Les concerts du Conservatoire du 18e

Le Conservatoire Gustave Charpentier (conservatoire municipal du 18e) annonce une série de concerts, dont le point culminant sera l'interprétation du *Messie*, l'œuvre magistrale, énorme de Haendel, le 16 avril à 20 h 30 en l'église Notre-Dame de Clignancourt, place Jules Joffrin, et le 14 mai en l'église St-Jean-de-Montmartre, rue des Abbesses, sous la direction de Guy Pernoo. Les artistes du Conservatoire ont déjà donné de larges extraits du *Messie* l'an dernier lors de la Fête de la Musique, et démontré leurs qualités : ils peuvent rivaliser avec bien des ensembles professionnels.

Le 9 avril, le conservatoire du 18e donne un concert de musique de chambre : le quintette en fa mineur de César Franck, trois arias du *Barbier de Séville* de Rossini, et plusieurs pièces chorales de Brahms, Mozart, Bovet, Gence... Ce sera à la mairie du 18e à 19 h. Le nombre de places étant limité, l'entrée se fera uniquement sur invitation, s'adresser au conservatoire.

☐ Renseignements : 29 rue Baudelique, 75018 Paris, tél. 42 64 24 77.

Guy Marchand à la Cigale

Rendu célèbre par le cinéma et la télévision (*Nestor Burma*, c'était lui), Guy Marchand n'a pas oublié qu'il est d'abord chanteur. Ayant sorti l'an dernier un disque intitulé *Buenos-Aires* en hommage au chanteur de tango Carlos Gardel, il fait sa rentrée sur scène à la Cigale le 12 et le 13 avril.

Né à Belleville en 1940 d'un père ferrailleur, copain d'enfance d'Eddy Mitchell, Guy Marchand a commencé par le jazz, clarinette puis saxo, puis «crooner» dans l'orchestre de Claude Bolling, avant de connaître en 1965 un énorme succès avec sa chanson *la Passionnata* (500.000 ventes) qui le lança. «Comme tous les amoureux du jazz, dit-il, je me sens gris, issu du noir et du blanc, profondément métis...» **R. M.**

☐ La Cigale, 124 bd de Rochechouart, tél. 42 23 15 15.

Et aussi

■ A la Cigale, *Imagination* le 5 avril, *Tower of Power* le 15, *Marillon* le 24.

■ Au Blues Heures, soirées 4 avr., 5, 6, 12, 13, 19, 20, 26, 27 : funk, salsa, blues, rock et «rock celto-berbère» ! 97 bis rue Championnet, 42 62 21 47

■ Le Divan du Monde continue ses concerts et ses nuits au 75 rue des Martyrs, tél. 44 92 77 66.

**Des habitants du 18e vous donnent leurs recettes**

Chaque mois, des habitants du 18e, professionnels ou non de la cuisine, vous indiquent ici comment réaliser un de leurs plats préférés. Ce mois-ci, deux recettes, l'une de **Julio Ribera**, auteur de bandes dessinées (voir l'article page 19), l'autre de sa femme Anne-Marie.

Julio et Anne-Marie en font un fromage**La recette d'Anne-Marie :**

- Prendre des camemberts bien faits (un par personne plus un).
 - Les éplucher.
 - Les faire fondre dans un poëlon avec de l'ail haché et du beurre et mélanger jusqu'à obtenir une pâte crémeuse.
 - Rajouter un peu d'eau bouillante tout en délayant.
 - Apporter à table, disposer sur un chauffe-plat et déguster comme une fondue sur de petits morceaux de pain.
- (Recette pour quatre, six, dix, vingt... personnes au choix. A accompagner d'un petit Gamay de Savoie).

La recette de Julio :

- Mélanger à la fourchette du roquefort, du beurre (ramolli) et du cognac (ou de l'armagnac) jusqu'à obtention d'une pâte onctueuse.
- Tartiner sur du pain grillé et apprécier le mélange heureux de goûts.



Square d'Anvers, à la limite du 18e : le guitariste Marc Fosset, Stéphane Grappelli, Maurice Cullaz, Hélène Ambrosini, Jean-Philippe Viret.



En haut des jardins de Montmartre : le grand saxophoniste Teddy Edwards («un des rares musiciens noirs à avoir joué en Californie au temps de la vague West Coast, et ainsi sans doute avoir ravivé le fond noir sur lequel se déroulait cette musique majoritairement blanche», écrit Alain Tersinet).



JAZZ 18e



Bien que ne possédant pas de grande salle de concert, le 18e arrondissement est connu par les jazzmen du monde entier. Beaucoup aiment y passer quelques heures lors d'un séjour à Paris. Le nom de Montmartre est d'ailleurs largement présent dans l'histoire du jazz : c'est le titre d'une des compositions de Django Reinhardt ; c'est aussi le nom d'un des lieux les plus illustres du jazz international, le *Café Montmartre* de Copenhague. Bernard Ailloud, photographe spécialisé dans le jazz et membre de la rédaction du *18e du mois*, a ainsi rencontré dans les rues de notre arrondissement quelques musiciens célèbres.



Ci-dessus, en haut : Dans un café de la Moskowa, Jimmy Gourley (un des grands guitaristes be-bop) avec son fils Sean.

Ci-dessus : L'homme au chapeau blanc de cette photo est surtout connu pour son talent de dessinateur, mais c'est aussi un excellent jazzman : Robert Crumb, auteur de bandes dessinées et par ailleurs joueur de banjo et de mandoline, ici à la terrasse du *Cépage montmartrois* en compagnie du guitariste Dominique Cravic.

A gauche : Devant le *Lapin agile*, Francis Varis, Dominique Cravic et le saxophoniste alto Lee Konitz (le plus célèbre élève de Lennie Tristano, rival de Charlie Parker au temps du be-bop, précurseur des avant-gardes des années 60).